LES JEUNES ET INTERNET: 2006

(Appropriation des nouvelles technologies)

RAPPORT FINAL DE L'ENQUÊTE
MENÉE AU QUÉBEC

soumis par

Jacques Piette, Ph.D.
Christian-Marie Pons, Ph.D.
Département des lettres et communications
Université de Sherbrooke

Luc Giroux, Ph.D.
Département de communication
Université de Montréal

au

Ministère de la Culture et des Communications
Gouvernement du Québec

MARS 2007

2007-03628/

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier tous ceux et celles qui nous ont accompagnés tout au long de la planification, de la préparation et de la réalisation de cette recherche sur « Les jeunes et Internet : 2006 (Appropriation des nouvelles technologies) ».

Nous voulons en premier lieu remercier le ministère de la Culture et des Communications du Gouvernement du Québec pour son soutien financier, et tout particulièrement, au sein du ministère, monsieur Daniel Cloutier, directeur des médias, de l'audiovisuel et du multimédia et son prédécesseur monsieur Richard Godbout, monsieur Yvon Bernatchez, agent de développement multimédia et sa prédécesseure madame Lucie Noël, de même que madame Marie-France Ferland, dont les encouragements soutenus et l'appui indéfectible nous ont permis de poursuivre et de mener à bien ce travail.

Nos souhaitons adresser un remerciement et notre reconnaissance aux directions des écoles de même qu'à tous les intervenants scolaires, dont la précieuse collaboration a rendu possible la réalisation de notre recherche. Un remerciement tout particulier à madame Claude Boisvert, directrice et madame Isabelle Boucher, adjointe à la direction, de l'école secondaire Mitchell-Montcalm de la Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke; à monsieur André Lamarche, directeur, et madame Josée Groulx secrétaire de gestion, de l'école secondaire Du Phare de la Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke; à monsieur Christian Provencher, directeur, et monsieur Daniel Guillot, adjoint, de l'école secondaire De la Ruche de la Commission scolaire des Sommets de Magog; de la Commission scolaire de Montréal: à madame Guylaine Cormier, directrice, et madame Sandra Gauthier, coordonnatrice du programme international, de l'École internationale de Montréal; à madame Roseline Rouaud, directrice de l'école secondaire La Voie; à monsieur Mario Héroux, directeur de l'école secondaire Chomedey-de-Maisonneuve; sœur Marielle Dion, directrice générale du Collège Sainte-Marcelline; de la Commission scolaire Marie-Victorin: à monsieur Laurent Talbot, conseiller pédagogique régional; à madame Francine

Charbonneau de l'école secondaire Pierre-Brosseau; à monsieur Harold Sylvain, directeur de l'école secondaire Jacques- Rousseau.

Un merci tout spécial à l'ensemble des élèves qui ont accepté de se prêter au jeu de notre curiosité en répondant au questionnaire, et particulièrement à ceux qui ont bien voulu participer aux entretiens: en tant que centre même de nos préoccupations de recherche, leur participation a été essentielle et absolument irremplaçable.

Nous remercions aussi de tout cœur Nathalie Lacelles, doctorante à l'Université de Montréal, Marie-Claude Coppex, coordonatrice du projet, Marie-Maude Cayouette Papineau, Julie Harnois, Mélanie Paquette et Jean-François Gagnon, membres de l'équipe de recherche ainsi que monsieur Alain Gagnon, de la firme Infoqualidata, pour leur précieuse collaboration dans les différentes étapes de la réalisation de la recherche.

Nous tenons enfin à souligner la qualité de l'accueil et de la collaboration de tous ces partenaires qui, non seulement ont permis que cette recherche ait lieu, mais qui nous ont encouragés à atteindre nos objectifs.

TABLE DES MATIÈRES

FAITS SAILLANTS DES RESULTATS DE LA RECHERCHE 7

1. LES JEUNES ET INTERNET : appropriation des nouvelles technologies 11

1.1. OBJECTIFS DE L'ENQUETE 11

1.2. REMARQUES METHODOLOGIQUES 12

1.2.1. Le contexte d'expérimentation 12

1.2.2. La population à l'étude 14

1.2.3. La saisie de données 14

1.2.4. Le traitement statistique 16

1.2.5. Le questionnaire 16

1.2.6. Les entretiens 20

1.3. ORGANISATION DE LA PRÉSENTATION DES RÉSULTATS 21

2. INTERNET : C'EST A LA MAISON QUE ÇA SE PASSE 22

2.1. DES FOYERS HAUTEMENT BRANCHES 22

3. L'INTERNET DES JEUNES 23

3.1. INTERNET : COMMUNIQUER POUR SOCIALISER 24

3.1.1. L'Intranet d'une génération : la messagerie MSN Messenger 24

3.1.2. Et que fait-on sur MSN Messenger ? 25

3.1.3. Et comment parle-t-on sur MSN Messenger ? 29

3.1.4. Les filles et les garçons parlent-ils de la même chose sur MSN Messenger ? 32

3.1.5. Tous les jeunes communiquent-ils en ligne ? 33

3.1.6. Que fait-on en même temps qu'on clavarde sur MSN Messenger ? 34

3.1.7. Clavarde-t-on ailleurs que sur MSN Messenger ? 35

3.1.8. Clavarder sur MSN Messenger est-il sécuritaire ? 36

3.1.9. Le courrier électronique 37

3.2. INTERNET : POUR S'INFORMER ET SE DOCUMENTER 39

3.2.1. La Googlisation d'Internet 39

3.2.2. La Wikipédiatisation du Web 40

3.2.3. La fiabilité des informations sur Internet 41

3.2.4. La langue d'usage des jeunes sur Internet 44

3.3. LES AUTRES USAGES D'INTERNET 46

3.3.1. Les sites personnels et les blogues 46

3.3.2. Le téléchargement 50

3.3.3. Des usages d'Internet plus marginaux 54

4. INTERNET ET LES AUTRES MEDIAS **54**

4.1. DES PRATIQUES MEDIATIQUES ENTREMELEES 54

4.2. LE TELEPHONE CELLULAIRE 55

4.3. LES JEUX VIDEO 60

4.3.1. Toujours une affaire de garçons, bien que… **60**

4.3.2. L'attirance pour les mondes virtuels persistants **62**

5. INTERNET : LA QUESTION DU CONTROLE **63**

5.1. LE CONTROLE PARENTAL 63

5.1.1. Généralement, assez peu de contrôle **63**

5.1.2. Un contrôle parental plus présent **67**

5.2. DES JEUNES AVERTIS ET PRUDENTS 68

5.3. LES JEUNES ET LE CONTROLE D'INTERNET 68

6. DES ECOLES HORS JEUX **69**

7. CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS **75**

7.1. DE LA DECOUVERTE A L'APPROPRIATION 75

7.1.1. L'acquisition de l'information **76**

7.1.2. Le moyen de communication **77**

7.1.3. MSN ou SMS ? **79**

7.1.4. Appropriation exclusive **79**

7.2. UNE ECOLE A CONTRE-COURANT 80

7.2.1. Un fossé s'est creusé entre l'école et la maison **82**

7.2.2. Le désinvestissement de l'école **83**

7.3. RECOMMANDATIONS 86

7.3.1. Le rôle des parents **86**

7.3.2. Le rôle de l'école **87**

AVANT-PROPOS

Ce document présente les résultats d'une enquête menée au Québec dans le cadre d'une recherche réalisée conjointement au projet européen *Mediappro : A European Research Project : The Appropriation of New Media by Youth*, réunissant neuf pays de la communauté européenne (Belgique, Danemark, Estonie, France, Grèce, Italie, Pologne, Portugal et Royaume-Uni)[1].

Cette recherche se situe comme la phase III de l'enquête « Les jeunes et Internet » qui a été inaugurée en 1997 à Sherbrooke[2] et poursuivie en 2000, enrichie d'une collaboration d'institutions européennes et acquérant ainsi une première dimension internationale[3]. Ces deux premières phases ont elles-mêmes largement bénéficié du soutien du ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Le présent rapport rend compte uniquement du volet québécois de cette nouvelle recherche internationale sur « Les jeunes et Internet ». Après un rappel des objectifs de l'enquête et un ensemble de remarques méthodologiques préliminaires, le document présente les résultats de l'analyse des données quantitatives et qualitatives recueillies au Québec. Le questionnaire utilisé, le guide pour la conduite des entretiens de même qu'une synthèse de chacun des entretiens sont annexés au rapport.

Les principaux faits saillants des résultats de l'enquête sont exposés au début de ce rapport, dans les pages qui suivent.

---

[1] Institutions membres de l'équipe Mediappro : l'Université catholique de Louvain et Media Animation (Belgique), le Center for Higher Education (CHE) de Copenhague et North-Zealand (Danemark), l'Université de Tartu (Estonie), Le Centre de liaison de l'enseignement et des moyens d'information (Clemi), ministère de l'Éducation (France), le London Institute of Education (Royaume-Uni), l'Universidade de Algarve (Portugal), l'Université de Macédoine en Thessalonie (Grèce), l'Università cattolica del Sacro Cuore di Milano (Italie), Fondation for Economic Education (Pologne).

[2] PONS, C-M., J. PIETTE, L. GIROUX et F. MILLERAND (1999). *Les jeunes Québécois et Internet (représentation, utilisation, appropriation)*, ministère de la Culture et des Communications, Gouvernement du Québec, 328 p.

[3] PIETTE, J., C-M. PONS, L. GIROUX et F. MILLERAND (2001). *Les jeunes et Internet (représentation, utilisation, appropriation)*, Rapport final de l'enquête menée au Québec dans le cadre du projet de recherche international ministère de la Culture et des Communications, Gouvernement du Québec, 277 p.

FAITS SAILLANTS
DES RÉSULTATS DE LA RECHERCHE

• Des foyers maintenant hautement branchés

Les jeunes Québécois ont maintenant pratiquement tous accès à Internet à partir de leur foyer : 93% des répondants ont déclaré avoir une connexion Internet à leur maison, alors qu'en 2000, ils n'étaient que 57% à disposer d'un branchement à domicile. Les trois quarts des adolescents affirment disposer à la maison d'une connexion haute vitesse. La maison est donc décisivement le lieu privilégié par les jeunes pour utiliser Internet.

• L'Internet des jeunes : avant tout une messagerie instantanée pour communiquer et socialiser

Internet est vu à la fois comme un fantastique moyen de communication et de divertissement et cet engouement des jeunes Québécois pour la communication sur Internet se révèle à travers l'adoption aujourd'hui généralisée de la messagerie MSN Messenger qui leur permet des échanges directs et instantanés, avec plusieurs internautes en même temps. Ainsi le gros de la communication que les jeunes font sur Internet prend la forme d'un véritable Intranet constitué par leur liste personnelle partagée sur MSN Messenger : 93% des jeunes disent l'utiliser.

• Information et documentation, une seule formule: Google + Wikipédia

Le Web constitue la source privilégiée d'information et de documentation des adolescents québécois et le moteur de recherche Google est la porte d'accès presque unique à la recherche sur Internet pour les jeunes. De même l'encyclopédie participative Wikipédia devient, de son côté, la toute première référence qu'ils consultent sur le Web.

• La crédibilité du Web : un peu plus de prudence

On constate une certaine évolution dans l'attitude des jeunes à l'égard de la fiabilité des informations qu'ils trouvent sur Internet. Ils interrogent davantage la qualité et le sérieux des sites qu'ils consultent quand ils utilisent Internet pour leurs travaux scolaires.

• La blogosphère des adolescents : un extension des relations entre pairs

Les blogues constituent pour les jeunes internautes davantage une extension des relations qu'ils entretiennent déjà avec leurs amis qu'un lieu public d'expression personnelle. À l'inverse de la blogosphère ouverte des adultes, celle des adolescents se limite au réseau des intimes.

• Le téléchargement : conscience d'une éthique…mais élastique

Le téléchargement, tout particulièrement celui de la musique, demeure très populaire auprès de tous les adolescents, même quand ils le savent illégal. Beaucoup sont maintenant au fait qu'il existe un problème éthique concernant les droits d'auteur qui se traduit par une perte économique pour les artistes. Toutefois, on retrouve un vaste registre d'opinions et de comportements différents, allant d'une condamnation totale à la pratique du téléchargement illégal à une conception où tout est permis et acceptable; la majorité se situant dans une position mitoyenne.

• Le téléphone cellulaire: pas encore si populaire

Le téléphone cellulaire ne connaît pas au Québec le même engouement auprès des jeunes que ce n'est le cas en Europe. La messagerie MSN Messenger pour les adolescents Québécois remplit une fonction analogue à celle du message texte (SMS) pour les jeunes Européens. Le faible coût d'utilisation du téléphone résidentiel, chez nous, rend moins nécessaire le passage au cellulaire; celui-ci est d'ailleurs encore considéré par plusieurs adolescents québécois comme un objet de luxe.

• Les jeux vidéos: l'attirance des mondes virtuels

Avec les jeux vidéo de rôle et de simulation de dernière génération, particulièrement ceux qui se jouent sur Internet, on constate que le plaisir de jouer prend une toute nouvelle dimension. Ce que les jeunes aiment de ces jeux, c'est qu'ils les invitent à participer à des communautés de joueurs qui partagent la même passion pour ces mondes virtuels persistants. Ces espaces leur fournissent l'occasion de tisser de nouveaux liens et de développer un sentiment d'appartenance à la confrérie des joueurs.

• La présence parentale: plus vers la confiance que le contrôle

Les jeunes font état d'une préoccupation certaine des parents vis-à-vis d'Internet à la maison. Toutefois, ils nous disent aussi que leurs parents en contrôlent peu l'utilisation. Plus les enfants vieillissent, moins les parents imposent des règles ou fixent des contraintes. Les jeunes apprécient cet espace de liberté et cette confiance qui est primordiale à leurs yeux.

• Les jeunes sont favorables à un plus grand contrôle des contenus sur le Web

Les adolescents se montrent assez critiques face à certains contenus sur Internet et se prononcent très majoritairement en faveur d'un plus grand contrôle de sites indésirables (sites à contenus racistes, violents, pornographiques, etc.). Mais pour le jeune, les principaux dangers n'est pas tant les contenus que les virus informatiques. On constate, par ailleurs, que les jeunes font une utilisation plutôt sécuritaire d'Internet et qu'ils naviguent avec une certaine dose de discernement.

• Des écoles hors jeux

Sans aller jusqu'à affirmer que l'utilisation d'Internet à l'école a régressé, elle ne semble pas s'être développée comme d'aucuns l'avaient prévu. Les jeunes font état d'une utilisation assez limitée d'Internet à leur école et ils établissent qu'elle se différencie surtout radicalement de la pratique qu'ils en font à la maison. On constate qu'un double mouvement opposé s'est opéré au fil des ans. Au fur et à mesure qu'Internet prenait sa place à la maison, l'école – qui avait pourtant investi de manière importante tant du point de vue pécuniaire que pédagogique – s'est

progressivement désinvestie de cette mission éducative quant à l'intégration des TIC en classe, du moins au regard des aspirations qu'avaient formulées de nombreux intervenants du milieu scolaire à la fin des années 1990.

LES JEUNES ET INTERNET : 2006

Appropriation des nouvelles technologies

1.1. OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE

L'objectif commun à ce projet de recherche international a été d'étudier la manière dont les jeunes (de 12 à 18 ans) pensent, utilisent et intègrent les nouvelles technologies dans leurs différents milieux de vie en termes de représentation, d'utilisation et d'appropriation.

Trois champs ont guidé l'ensemble de la recherche :

L'étude du champ de la **représentation** consiste à évaluer l'image que le jeune Québécois se fait d'Internet, qu'il soit ou non déjà familier avec cette technologie ;

L'étude du champ de **l'utilisation** consiste à déterminer les conditions réelles d'utilisation par les jeunes (fréquence, durée, lieu, encadrement, conditions d'accès), à en préciser les modalités et les types d'usages ;

L'étude du champ de **l'appropriation** consiste à préciser le degré et le type d'intégration d'Internet au sein des habitudes de vie du jeune Québécois. L'étude vise notamment à évaluer l'impact et l'influence de ces nouvelles pratiques dans l'activité quotidienne des jeunes, comme elle cherche aussi à repérer comment les jeunes adaptent le potentiel technologique au service de leurs besoins propres. Dans quelle mesure, par exemple, l'accès à Internet modifie, enrichit ou altère des comportements sociaux, des modes d'apprentissage, des habitudes de consommation médiatique et culturelle, des horizons d'attente.

Pour répondre à ces questions, nous avons étudié les interactions entre les jeunes et Internet à partir des principaux contextes où se développe leur activité informatique : principalement *la maison* et *l'école*. Chacun de ces lieux présente des conditions d'utilisation différentes ; ces différents lieux en interaction permettent de déterminer globalement l'approche et la pratique

d'Internet par le jeune ; c'est à partir d'elles que nous pourrons décrire et évaluer la dimension de « l'appropriation ».

Pour recueillir les données nécessaires à l'étude, nous avons procédé à des questionnaires et à des entretiens menés auprès des jeunes. La dimension quantitative de l'analyse a permis de dresser un portrait des jeunes au regard d'Internet sur le plan statistique en termes d'accès, de fréquence d'utilisation, de types d'usage, de modes d'utilisation, d'opinions, etc. La dimension qualitative de l'analyse a permis, pour sa part, d'approfondir la variété des usages d'Internet chez les jeunes et de saisir de façon plus fine les modes d'appropriation de l'Internet, notamment la formation des pratiques et la nature des perceptions.

1.2. REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES

1.2.1. Le contexte d'expérimentation

À l'exception de certains ajustements apportés au questionnaire, le protocole d'expérimentation est commun aux différents pays participant à l'enquête. Au Québec, l'enquête s'est déroulée dans deux environnements distincts, l'un à dominante urbaine (métropole et banlieue), l'autre à dominante régionale (ville moyenne et zone rurale), dans une dizaine d'écoles (six en zone urbaine, quatre en zone régionale) et, dans chacune des écoles, auprès de deux classes pour chacun des niveaux I, III et V du secondaire. La population ainsi rejointe a été de 1363 élèves.

• Les deux zones ont été sélectionnées selon les critères suivants : la première (Montréal et sa banlieue) correspond au profil métropolitain d'une grande ville, dont la population est caractérisée par une hétérogénéité culturelle et multiethnique ; la seconde (Sherbrooke et Magog) correspond au profil d'une ville moyenne, régionale ou rurale, et dont la population répond à une certaine homogénéité et identité culturelles.

• Les écoles ont été sélectionnées en fonction de différentes variables (programmes réguliers ou concentrations, localisations en quartiers aisés ou défavorisés, à forte ou faible densité

multiethnique, écoles publiques ou privées). L'enjeu était de tracer un portrait, le plus représentatif possible, de la situation du Québec en termes de diversité culturelle et économique.

Sur l'île de Montréal, l'École internationale, les écoles secondaires de Chomedey-Maisonneuve et de La Voie, ainsi que le collège classique de Sainte-Marcelline ont été retenus, et sur la Rive-Sud, les écoles secondaires Pierre-Brosseau et Jacques-Rousseau. À Sherbrooke, l'école Du Phare (programme régulier et concentration internationale) et l'école Mitchell-Montcalm, ainsi que l'école La Ruche, de Magog, ont été sélectionnées.

NOTE SUR LA CUEILLETTE DE DONNEES.

Les auteurs de la présente étude ont dû composer avec des perturbations du réseau de l'éducation au cours de l'année scolaire 2005-2006, alors que les enseignants ont refusé de participer à toute activité parascolaire à l'automne 2005. On se rappellera que notre échéancier révisé prévoyait l'administration des questionnaires au début octobre 2005, suivie des entretiens à la fin novembre. Nous avions obtenu au printemps 2005 toutes les autorisations permettant de réaliser le devis prévu. Malheureusement, ce n'est qu'à partir de janvier et février 2006 que nous avons pu reprendre contact avec les écoles, et plusieurs d'entre elles n'ont pu maintenir leur collaboration. Désireux d'achever la cueillette au printemps de 2006 afin de rester en phase avec nos collègues européens et de respecter autant que possible l'échéancier envisagé avec le Ministère, nous avons dû trouver d'autres écoles dans des délais très courts, ce qui explique notamment que plusieurs écoles de la métropole proviennent de la Montérégie (alors que la soumission initiale ne prévoyait que des écoles situées sur l'île de Montréal). On y trouve aussi une école privée alors que le projet ne comptait que sur le secteur public. De la même façon, nous avons dû procéder aux entrevues jusqu'à une date très avancée dans l'année scolaire (la mi-juin), et le refus tardif de certains participants a fait que le profil original des répondants n'a pu être respecté dans son intégralité.

Bien qu'il soit important sur le plan numérique, le présent échantillon de 1363 répondants au questionnaire (soit 463 de plus que les 900 prévus) ne saurait être considéré comme représentatif sur le plan statistique. Nous croyons toutefois qu'il permet de dégager adéquatement les grandes tendances en ce qui a trait aux attitudes et comportements mesurés.

Il en va de même pour les entretiens, qui permettent de mieux cerner l'univers des participants, mais qui n'autorisent pas l'évaluation de l'importance relative des différents portraits identifiés.

1.2.2. La population à l'étude

On définit généralement la période de l'adolescence entre deux limites d'âge : 12 et 18 ans. Entre ces deux pôles, l'adolescent vit des changements importants, tant sur le plan physique que psychologique ou social. Les plus jeunes, âgés de 12-13 ans, (première année du secondaire) se situent dans une période de transition entre l'enfance et l'adolescence ; c'est généralement à ce moment-là qu'apparaissent les premiers signes de la maturation sexuelle, et c'est également une période de changement important dans la mesure où les jeunes passent du primaire au secondaire. Les plus vieux, âgés de 17-18 ans, (dernière année du secondaire) sont au seuil du monde adulte, confrontés à la réalité du choix de carrière, dont dépend leur orientation scolaire à venir (décision de poursuivre ou non leur scolarisation au niveau du collège et choix de l'orientation de cette poursuite).

Parmi les événements majeurs qui interviennent durant l'adolescence, il faut souligner l'évolution du processus de socialisation ; en effet, le jeune va chercher à être plus autonome vis-à-vis de sa famille, et les pairs vont prendre une place considérable dans sa vie. Ainsi, on observe généralement chez les adolescents une préférence pour les activités qui se font entre amis et une volonté de passer plus de temps à l'extérieur du milieu familial. Dans le cadre de notre recherche, l'ensemble de ces facteurs a été pris en compte lors de l'interprétation des résultats. Il est important de retenir qu'on ne saurait généraliser aux autres tranches d'âge les résultats concernant les adolescents, parce qu'ils se situent à des stades différents dans leur évolution psychologique et sociale.

1.2.3. La saisie de données

Données quantitatives

Un questionnaire a été distribué dans toutes les classes (au total 54 classes ont été retenues, réparties ainsi : 16 classes de secondaire I, 20 de secondaire III et 18 de secondaire V) au cours

du printemps 2006. Au total, 1363 élèves ont répondu au questionnaire. Celui-ci a été rempli en classe sous les directives et la supervision d'un membre de l'équipe de recherche ; le temps de réponse au questionnaire était d'une trentaine de minutes.

REPARTITION PAR ZONE ET PAR ECOLE n = 1363								
ZONE URBAINE n = 998 (73,2 %)						ZONE REGIONALE N = 365 (26, 8%)		
École internationale	Chomedey Maisonneuve	Lavoie	Sainte-Marcelline	Pierre-Brosseau	Jacques-Rousseau	Le Phare	Mitchell Montcalm	La Ruche
293	129	173	146	102	155	157	105	103

REPARTITION PAR NIVEAU ET PAR SEXE n = 1363					
SECONDAIRE I N= 472		SECONDAIRE III N= 536		SECONDAIRE V N= 355	
Filles	**Garçons**	**Filles**	**Garçons**	**Filles**	**Garçons**
303	169	302	234	226	129

REPARTITION PAR AGE ET PAR SEXE n = 1363					
13 ANS ET - N= 314		14 -15 ANS N= 432		16 ANS ET + N= 550	
Filles	**Garçons**	**Filles**	**Garçons**	**Filles**	**Garçons**
205	109	254	178	334	216

Données qualitatives

Vingt-cinq (25) élèves ont été sélectionnés afin d'être soumis à une entrevue individuelle en profondeur d'environ 60 minutes. Les entrevues ont été menées par un membre de l'équipe de recherche.

• Le principal facteur ayant guidé la sélection des candidats retenus aux fins d'entrevues repose moins sur la représentativité proportionnelle de l'échantillonnage que sur la capacité de celui-ci de nous permettre d'observer et d'approfondir qualitativement certaines dimensions à l'étude. Notre objectif étant de cerner au mieux les perceptions et les pratiques d'Internet et leur intégration à l'environnement des nouvelles technologies, le choix des critères retenus met l'accent sur l'aspect révélateur de certains types d'usages particuliers, sur leurs variations et leur intensité. Outre la pratique générale, forte ou moyenne, d'Internet, trois variables ont été privilégiées : premièrement la disponibilité, ou non, et l'utilisation d'un téléphone cellulaire ; deuxièmement, la propension, ou non, à l'usage plus ou moins intensif des messageries instantanées de type MSN Messenger ; troisièmement, l'importance plus ou moins forte accordée aux activités de jeux vidéo ou en ligne.

• Sans être systématique, le choix final des élèves interviewés (selon la disponibilité des profils) a été ventilé selon la zone (métropolitaine / régionale), l'école (multiethnique / homogène), le niveau scolaire (secondaire I, III ou V) et le sexe.

1.2.4. Le traitement statistique

Les résultats quantitatifs publiés dans ce rapport sont le fruit de traitements statistiques réalisés sur l'ensemble des données recueillies au moyen du questionnaire. Les analyses ont été effectuées à partir des tableaux de fréquence et de croisement de variables pour lesquels le test du Chi2 a été calculé systématiquement. Pour les croisements de variables, seules sont rapportées les différences significatives au seuil de $p < 0,05$ pour les variables sexe et niveau d'étude, cette dernière variable se confondant pour l'essentiel avec l'âge.

1.2.5. Le questionnaire

Le questionnaire a été bâti en fonction des contextes d'utilisation à l'étude (maison, école), des types de pratiques d'Internet (communication, recherche d'information, téléchargement, divertissement, etc.) et d'intégration dans l'environnement récent des nouvelles technologies. Il regroupe une soixantaine de questions. Compte tenu de l'âge des répondants et de leurs aptitudes en matière de compréhension écrite et d'écriture, les questions fermées ont été privilégiées par

rapport aux questions ouvertes. Le questionnaire était présenté et distribué par un membre de l'équipe de recherche au début d'une période de cours ; les élèves disposaient de tout le temps nécessaire pour le remplir. À la plupart des questions, les jeunes avaient un choix parmi les réponses suivantes : « jamais », « rarement », « à l'occasion », « souvent », « très souvent » ou « je ne sais pas ». Le questionnaire aborde les dimensions suivantes :

L'utilisation d'Internet par les jeunes et son intégration dans les pratiques déjà existantes

Les questions posées visaient à recueillir des données sur les fréquences d'utilisation d'Internet chez les jeunes et sur leur niveau de connaissance de la technologie. L'objectif consistait à établir des statistiques sur l'utilisation d'Internet auprès des jeunes de 12 à 18 ans et à caractériser le plus précisément possible leurs pratiques. Les questions posées concernaient plus précisément :

- l'historique d'usage ;
- les lieux d'utilisation : école, maison ou ailleurs ;
- les types d'utilisation les plus courants : la visite de sites (en français ou en anglais), les systèmes de messageries synchrones, du courrier électronique, l'utilisation des moteurs de recherche, des jeux, la recherche d'informations pour des travaux scolaires ou à usage personnel, la construction de sites personnels ou de blogues, le téléchargement, etc. ;
- les modes d'utilisation : seul, avec des amis, en famille, etc. ;
- la constitution ou l'entretien de réseaux sociaux (amis, parents, professeurs, inconnus) ;
- le rôle des réseaux sociaux : qui parmi les amis, la famille, les professeurs ou les médias constituent la source d'information majeure relative au Web ? Le jeune s'est-il fait de nouveaux amis grâce à Internet ? etc.
- une insistance particulière a été mise sur l'utilisation et la fonction de la messagerie MSN Messenger.

Toujours dans le but de mieux cerner la nature des utilisations que les jeunes font d'Internet mais aussi dans la perspective de caractériser le plus précisément possible les pratiques, des questions spécifiques ont été posées afin de préciser le rôle des différents contextes d'usage (principalement la maison et l'école) dans la définition des pratiques des jeunes.

L'utilisation d'Internet à la maison

Les questions posées visaient à déterminer :

- le nombre de jeunes ayant accès à Internet à leur domicile, incluant la possibilité de fréquenter régulièrement plusieurs domiciles (situations de garde partagée) ;
- l'historique de l'accès domestique (récent ou datant de plusieurs années) ;
- la qualité de l'équipement disponible (haute ou basse vitesse, abonnement à temps limité ou illimité) ;
- la localisation du ou des postes branchés (pièces communes ou privées) ;
- la fréquence et la durée moyenne d'utilisation d'Internet par les jeunes (durant la semaine et durant la fin de semaine) ;
- l'attitude des parents à l'égard d'Internet, telle qu'elle est perçue par le jeune (limite de temps imposée, contrôle parental, interdictions liées à l'utilisation d'Internet, mais aussi discussions et échanges d'idées sur le sujet entre le jeune et les parents) ;
- la répartition du temps d'utilisation de l'Internet au sein de la famille (qui l'utilise le plus ?) ;
- les motivations principales du jeune pour utiliser Internet (pour les loisirs *versus* pour les travaux scolaires) ;
- la conciliation de la pratique d'Internet avec les autres activités du jeune, en particulier l'écoute télévisuelle ou musicale, l'écoute de cassettes vidéo, l'utilisation de jeux vidéo, les pratiques de lecture, ou l'utilisation parallèle du téléphone.

L'utilisation d'Internet à l'école

Les questions posées visaient essentiellement à établir :

- la fréquence d'utilisation d'Internet à l'école ;
- le cadre d'utilisation : pendant un cours ou pendant une période d'activité libre ;
- les motivations principales du jeune pour utiliser Internet (pour les loisirs *versus* pour les travaux scolaires) ;
- le cadre d'utilisation d'Internet à l'école (règles d'usages et interdits) ;
- la relation entre enseignants et élèves à propos d'Internet ;
- une évaluation par le répondant du rôle attendu de l'école sur les questions relatives à Internet.

Les représentations d'Internet chez les jeunes

Une série d'affirmations concernant Internet étaient présentées au jeune qui devait répondre en cochant la case qui exprimait le mieux son opinion : « tout à fait d'accord », « plutôt d'accord », « peu d'accord », « tout à fait en désaccord », « je ne sais pas ». L'objectif consistait à recueillir les réactions des jeunes face à des affirmations concernant :

- l'impact d'Internet sur la vie des gens et l'importance d'être branché ;
- la fiabilité des informations qui circulent sur Internet ;
- les dangers potentiels d'Internet, les notions de sécurité personnelle et de contrôle à exercer ;
- la pratique illégale du téléchargement ;
- le développement à venir de certaines pratiques (gouvernance en ligne, commerce électronique).

Le questionnaire comportait également une série de questions spécifiques à propos d'un nouvel environnement médiatique et de ses interférences possibles avec la présence d'Internet, tels que le téléphone cellulaire et le développement des jeux vidéo ou en ligne.

Le téléphone cellulaire

Les questions relatives au téléphone cellulaire visent à obtenir des renseignements sur la pénétration de cet outil récent dans l'univers du jeune :

- accessibilité ou possession d'un téléphone cellulaire ;
- fréquence et habitude d'utilisation ;
- types d'utilisations (téléphonie, transfert d'images, recours aux messages texte) ;
- motifs d'utilisations (contact parental, échanges intimes, jeux, échanges fonctionnels, etc.) ;
- constitution de réseaux sociaux (amis, parents) ; importance du répertoire d'adresses ;
- autonomie d'utilisation (contrôle parental, prise en charge des frais).

Les jeux vidéo

Une dernière rubrique du questionnaire était centrée sur la pratique des jeux vidéo et permet d'obtenir de l'information sur :

- l'environnement technologique entourant la pratique du jeu (sur console, sur ordinateur, en réseau ou en ligne) ;
- l'environnement social entourant la pratique du jeu (seul, en compagnie d'amis, avec des amis en ligne, avec des joueurs inconnus) ; occasion de réaliser de nouvelles connaissances ;
- le contrôle parental relatif au jeu (durée, type de jeu, contacts en ligne avec des joueurs inconnus).

1.2.6. Les entretiens

L'analyse qualitative repose essentiellement sur la série d'entrevues en profondeur menée auprès de l'échantillon d'élèves sélectionné et raisonné en fonction de critères liés aux profils identifiés dans le questionnaire. L'objectif poursuivi par cette ronde d'entrevues était de compléter et d'affiner l'information relevée dans le questionnaire. Il s'agissait donc aussi, par le biais de ces entrevues, de dresser un portrait des usages d'Internet par les jeunes à partir des dimensions de représentation, d'utilisation et d'appropriation de même qu'en fonction des lieux d'usage (maison, école) et de pratiques technologiques connexes (notamment la téléphonie cellulaire).

C'est à partir des données obtenues par ce questionnaire que la sélection a été opérée ; c'est à partir du questionnaire aussi que l'entretien a été mené, abordant sur le mode de l'entrevue individuelle les questions soulevées par le questionnaire. Les entretiens ont été dirigés à partir d'un protocole devant servir à en homogénéiser la conduite.

1.3. ORGANISATION DE LA PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Dans la rédaction du rapport précédent (2001), nous avions opté pour une présentation combinée de l'analyse du questionnaire et des entretiens, car elle permettait de rendre compte plus justement d'une démarche d'investigation qui se veut complémentaire et où il apparaît clairement que les aspects abordés lors des entretiens avec les élèves reprennent de manière systématique les différents domaines couverts par le questionnaire, et cela, dans la mesure où les échanges avec les élèves visent à approfondir et à nuancer les données fournies par les réponses au questionnaire.

Le principe méthodologique (enrichissement des données quantitatives résultant du questionnaire par les données qualitatives issues des entretiens) ayant été maintenu pour cette troisième phase de l'étude, nous adopterons dans le présent rapport une formule similaire.

Une des variables distinguant les précédentes enquêtes de celle-ci repose sur le fait que le phénomène Internet soit implanté depuis plusieurs années auprès des jeunes que nous observons, assez pour que la dimension de l'appropriation soit désormais, sans être stabilisée, du moins plus prégnante.

Dans les pages qui suivent, les résultats que nous présentons reposent bien sûr sur l'analyse des représentations et des usages que les jeunes se font et ont d'Internet ; mais c'est plus particulièrement autour de la notion d'appropriation que nous orienterons nos observations autant par le constat des apports et des influences qu'Internet peut susciter auprès des jeunes que par l'adaptation – on serait tenter de dire la récupération – que les jeunes font d'Internet et des nouvelles technologies pour servir leurs besoins et leurs désirs propres.

En outre et afin de rendre compte de l'évolution dans le temps de l'appropriation d'Internet par les jeunes, nous intégrerons à la présentation des données actuelles des renvois ponctuels aux résultats obtenus lors de notre enquête menée en 2000.

2. INTERNET : C'EST À LA MAISON QUE ÇA SE PASSE

Dans l'enquête que nous avons menée en 2000[4], nous pouvions affirmer que l'intégration d'Internet auprès des jeunes était quasiment achevée : 99 % des adolescents, tous âges et sexes confondus, déclaraient, en effet, déjà utiliser régulièrement Internet. Confirmation et stabilisation de cette donnée en 2006, car la presque totalité des 1369 jeunes (99,9 %) qui ont participé à la présente enquête déclarent connaître et utiliser Internet ; plus des trois quarts affirment en outre l'utiliser depuis au moins quatre ans ou nous disent ne plus savoir à quand remonte leur première utilisation tellement Internet fait désormais partie de leur vie.

Une infime minorité (moins de 3 %) – et c'est parmi les plus jeunes qu'on la retrouve – déclarent n'utiliser Internet que depuis au maximum un an. En revanche, face à cette universalité de la fréquentation et de l'utilisation d'Internet atteinte aujourd'hui au Québec, la distribution des lieux de pratiques affiche un écart grandissant : autant l'usage d'Internet s'est développé et confirmé à la maison, autant son usage à l'école stagne, voire même régresse, si on compare nos données à celles de l'enquête menée en 2000 et tel que nous le verrons dans la dernière section de ce rapport, consacrée à l'école.

2.1. DES FOYERS HAUTEMENT BRANCHÉS

En termes d'équipement, les jeunes ont maintenant pratiquement tous accès à Internet à partir de leur foyer : 93 % des participants ont déclaré avoir une connexion Internet à la maison, alors qu'en 2000, ils n'étaient que 57 % à disposer d'un branchement à domicile[5]. Pour 60 % des jeunes ayant répondu à notre enquête, Internet est accessible à la maison depuis au minimum quatre ans ; cette proportion passe à 70 % chez les plus âgés.

---

[4] PIETTE, J., C.-M.. PONS, L. GIROUX et F. MILLERAND (2001). « Les jeunes et Internet (représentation, utilisation et appropriation) », rapport final de l'enquête menée au Québec dans le cadre du projet de recherche international, ministère de la Culture et des Communications, Gouvernement du Québec.

[5] Le domicile (ou le foyer, la maison) a été défini pour le participant, dans le questionnaire, comme « l'endroit où tu habites ». La question (cf. Q21 du questionnaire en annexe) inclut la possibilité de fréquenter régulièrement plusieurs domiciles (par exemple, en situation de garde partagée). Est déclaré disposer d'un branchement à domicile le jeune qui dispose d'un branchement dans *au moins un* de ces domiciles.

Les trois quarts des adolescents affirment disposer à la maison d'une connexion haute vitesse qui s'accompagne d'un temps d'usage illimité. Plusieurs, surtout parmi les plus jeunes, ignorent le type de connexion dont ils disposent et si cette connexion comporte une limite de temps d'utilisation. Dans nos entretiens avec les jeunes, nous avons toutefois constaté que la plupart d'entre eux n'éprouvent pas le sentiment d'être limités dans leur temps d'utilisation d'Internet à la maison.

Il ressort très clairement de la présente enquête que la maison est vraiment le lieu privilégié par les jeunes pour aller sur Internet et que cette utilisation est importante : presque neuf (9) participants sur dix (10) l'utilisent à la maison, soit six (6) sur dix (10), y vont tous les jours et trois (3) sur dix (10), plusieurs fois par semaine), peu importe l'âge ou le sexe. L'usage d'Internet hors de la maison (chez des amis, à la bibliothèque, dans les cybercafés, etc.) reste très occasionnel, et on constate qu'il vient s'ajouter plutôt que se substituer à l'utilisation à la maison.

En outre, une comparaison avec les données de 2000 montre, d'une part, que le nombre de postes branchés à la maison a légèrement augmenté, mais surtout que ces nouveaux postes se retrouvent dans les chambres (notamment celle des enfants) et ne sont plus seulement dans l'espace ouvert du salon ou d'une salle commune, ce qui favorise un usage plus privé d'Internet.

En 2000, l'ordinateur demeurait principalement dans un lieu « public » (bureau, salon, salle de jeux) de la maison (77 %), moins fréquemment (39 %) dans un espace « privé » (chambre). En 2006, la tendance s'est inversée : le bureau, connoté comme « espace de travail » partagé, a perdu en partie le privilège d'accueillir l'ordinateur (de 46 % à 31 %) au profit de lieux de loisirs (salon, salle de jeux, de 31 % à 43,6 %) et surtout de lieux privés (les chambres, de 39 % à 58 %) qui deviennent les lieux de prédilection du branchement. Aujourd'hui, le jeune dispose davantage d'un accès personnel à Internet dans sa propre chambre (21 % en 2000, 31,6 % en 2006).

3. L'INTERNET DES JEUNES

Pour la très grande majorité des adolescents québécois, Internet est vu à la fois comme un fantastique moyen de communication et de divertissement et un puissant, et désormais indispensable, outil de recherche. En effet, de toutes les fonctions d'Internet, c'est la messagerie

instantanée MSN Messenger (MSN tout court, comme disent les jeunes d'ici) et le moteur de recherche Google qui remportent de loin la palme auprès des adolescents[6].

3.1. INTERNET : COMMUNIQUER POUR SOCIALISER

L'engouement des jeunes Québécois pour la communication sur Internet se révèle à travers l'adoption, aujourd'hui généralisée, de la messagerie MSN Messenger, qui leur permet des échanges directs et instantanés avec plusieurs internautes. Ainsi, le gros de la communication que les jeunes font sur Internet se réalise à l'intérieur du réseau qu'ils ont constitué sur MSN Messenger : 93 % des jeunes disent utiliser cette messagerie, tous âges et sexes confondus. Et plus les jeunes sont familiers avec Internet et l'utilisent régulièrement à la maison, plus ils ont recours fréquemment à la messagerie MSN Messenger et pour de longues séances.

En comparaison, on rappellera qu'en 2000, seuls 70 % des jeunes déclaraient utiliser le Web pour communiquer (que ce soit par la messagerie, en visitant les salons de clavardage ou par courriels).

3.1.1. L'Intranet d'une génération : la messagerie MSN Messenger

Cette pratique quotidienne de la messagerie MSN Messenger est maintenant à ce point ancrée dans les habitudes des jeunes Québécois que pour bon nombre d'entre eux, Internet et la messagerie instantanée tendent à se confondre. Bien qu'ils comprennent très bien ce qui distingue MSN Messenger des autres moyens de communication sur Internet, tels les salons de clavardage, comme Caramail, ou encore les différents services de courrier électronique, tels Yahoo! ou Outlook Express, les jeunes disent souvent spontanément qu'« *ils vont sur MSN* », pour expliquer qu'ils se branchent sur Internet. Dans l'usage courant, MSN Messenger et Internet deviennent ainsi tout naturellement synonymes l'un de l'autre.

---

[6] MSN, pour The Microsoft Network, a été lancé en 1995 par la compagnie Microsoft en même temps que son système d'exploitation Windows 95. MSN Messenger intègre à sa messagerie le service de courriel Hotmail et constitue un des portails Web les plus utilisés à travers le monde entier.

Au retour de l'école, l'adolescent québécois qui dispose d'un branchement à la maison démarre une séance Internet type, dans la très grande majorité des cas, par l'ouverture d'une session de sa messagerie MSN Messenger, session qui va d'ailleurs rester ouverte aussi longtemps que restera allumé l'ordinateur, comme l'explique Francis (sec. V) : « *MSN est toujours ouvert quand je suis sur Internet. Je fais juste laisser MSN en arrière-plan. Si jamais il y a quelqu'un qui a quelque chose à me dire, il va pouvoir me le dire instantanément. Si jamais, moi, j'ai de quoi à dire à quelqu'un, je vais pouvoir aller le lui dire.* » Tout comme Nicolas (sec. V), pour qui la messagerie a récemment pris une grande place dans sa vie, car pouvoir être joint à tout moment est devenu une priorité : « *J'aime être disponible tout le temps si quelqu'un veut me parler.* » De même pour Nathalie (sec III) qui dit que, si elle passe de plus en plus de temps à communiquer sur MSN Messenger depuis le début de ses études secondaires, c'est que son réseau d'amis s'est étendu et son besoin de communiquer également : « *J'ai plus de choses à dire, j'ai plus de contacts.* »

Élise (sec. III), qui se considère aussi comme une grande utilisatrice, raconte qu'elle est sur MSN Messenger tous les jours depuis environ deux ans. Elle adore « chatter » avec ses amis, mais elle avoue que c'est aussi une activité qui sert à combler les temps morts.

Tous les jeunes, même s'ils disent ne pas l'utiliser eux-mêmes autant que leurs camarades, reconnaissent d'emblée l'ampleur du phénomène MSN Messenger, qui a pris, au fil des ans, une expansion considérable, au point de devenir, pour plusieurs adolescents, la principale activité sur Internet. Comme le dit Nadia (sec. I), qui soutient ne pas être elle-même une *fan* de la communication en ligne : « […] *le* chat *! … c'est vraiment mes amis qui 'chattent'. Je les appelle à six heures : "Qu'est-ce que tu fais", ils répondent "Je 'chatte'". Je les rappelle à neuf heures, et ils 'chattent' encore.* »

3.1.2. Et que fait-on sur MSN Messenger ?

Eh bien, très souvent, on ne fait rien ! On observe plutôt ce qui s'y passe. On demeure en retrait, spectateur de ce qui se dit, sans nécessairement y participer soi-même activement. On voit qui se connecte et qui risque de faire partie du réseau actif des échanges cette soirée-là. Et puis, selon qui est là, et selon son humeur du moment, on discute avec les autres à propos de tout et de rien.

Puis on se retire de nouveau parce qu'on est occupé à autre chose pendant un moment ou qu'on n'a plus rien à dire. Et c'est comme cela…des soirées entières. Comme le dit Élise (sec. III), même si la première chose qu'elle fait est d'ouvrir sa messagerie, elle n'y est pas active pour autant. Elle se met souvent hors-ligne, surtout quand elle a d'autres choses à faire. Mais elle observe les allées et venues de ses contacts. Ainsi, si quelqu'un à qui elle veut parler se connecte, elle s'en rend immédiatement compte : « *D'habitude, je ne suis pas vraiment sur MSN. Parfois, je suis sur MSN tout en faisant des devoirs. Si j'ai un gros travail à faire, je vais signaler « occupée » et je vais juste parler aux gens, leur dire "Désolée, mais je travaille". J'y vais environ vers dix heures, quand tout le monde est branché et que ma sœur se prépare à se coucher. Moi, je me suis toujours couchée plus tard, comme vers minuit. Parfois, je suis sur MSN tout en me brossant les dents, je pars, puis je reviens.* »

MSN Messenger représente, pour bon nombre d'adolescents, le pur plaisir de se sentir connectés à un réseau de liens uniques, où se développe et s'entretient l'amitié dans le partage spontané de conversations interminables. Le clavardage sert ainsi aux adolescents à poursuivre en toute liberté à la maison – souvent même en toute intimité dans leur chambre à coucher, loin du regard parental – les conversations plus ou moins privées déjà entamées à l'école durant la journée avec leurs amis les plus proches. Car si le nombre de ceux qui font partie de leur liste MSN Messenger est en moyenne assez étendu – souvent entre cinquante et cent et parfois même plus du double, disent certains – dans les faits, la plupart du temps, les échanges conversationnels en ligne se limitent à un noyau restreint de quelques fidèles qui sont, jour après jour, au rendez-vous. Ainsi que l'explique Amanda (sec. III), depuis qu'elle a commencé son école secondaire, sa liste de contacts s'est à ce point allongée (175 personnes) qu'elle communique désormais avec plus de gens et plus souvent. Elle précise toutefois que les personnes avec lesquelles elle bavarde régulièrement en ligne sont par contre très peu nombreuses « *moins de cinq* » et viennent toutes de son école. Ce n'est qu'occasionnellement, avoue-t-elle, qu'elle communique avec environ 80 personnes, « *une cinquantaine de filles et une trentaine de garçons* ».

La liste d'Élise (sec. III) compte pour sa part pas moins de 150 contacts, qu'elle dit connaître tous personnellement. Elle se déclare toutefois incapable de préciser le nombre de personnes avec qui elle clavarde régulièrement. Elle affirme, du même coup, qu'elle communique peu avec la plupart d'entre elles. Elle ne souhaite pas pour autant supprimer leur adresse et leur droit

d'accès à sa liste, bien au contraire. C'est d'ailleurs là un des grands avantages de la messagerie instantanée : nul besoin de la mettre constamment à jour. Elle peut rester indéfiniment accessible à tous ceux à qui on a déjà autorisé l'accès : amis qu'on a perdu de vue, camarades qui ont changé d'école, voisins qui ont déménagé, relations à peine esquissées à qui on a laissé son adresse courriel, tous font toujours partie, à demeure, du club privé qu'on s'est créé. Tous peuvent toujours renouer contact et s'immiscer de nouveau dans le flux des échanges conversationnels, si bon leur semble et si le cœur leur en dit.

Le noyau dur est toujours composé d'un nombre très retreint : les intimes. Mais gravitant autour, le cercle s'élargit en intégrant différents niveaux de relations plus ou moins proches. Même si on ne communique plus vraiment avec plusieurs personnes, on ne veut pas les effacer de sa liste, car celle-ci constitue une carte permanente des parcours relationnels qu'on a développés et employés au fils des ans. Ce réseau reflète en outre la capacité du jeune d'entrer en contact avec les autres, et l'aide à se définir comme personne. Les noms qui figurent sur sa liste MSN Messenger ont dès lors une importance cruciale, ils constituent des traces, des marqueurs identitaires qui jalonnent cette étape cruciale de leur socialisation.

Chose certaine, la communication en ligne prend place entre amis du même âge – quelquefois il arrive aussi que l'on fasse de la place aux plus jeunes et aux plus vieux – amis d'un ami de niveau scolaire différent du sien ou encore amis d'une sœur ou d'un frère qu'on intègre volontiers à sa liste. Ainsi, 89 % des participants déclarent utiliser MSN Messenger souvent ou très souvent pour communiquer avec des amis. Seuls 12 % le font avec un frère ou une sœur et moins de 4 % avec leurs parents. On constate par ailleurs qu'une proportion non négligeable de participants (30 %) dit communiquer régulièrement avec d'autres membres de la famille.

Pour communiquer avec les parents, il y a le téléphone et dans une moindre mesure, le courriel. Ainsi, on constate que MSN Messenger est surtout réservé aux amis et « *Interdit aux adultes !* », comme le dit ce slogan d'une série télévisée pour les adolescents, Les 100 watts, qui a connu un très grand succès dans les années 1980.

Nous avions d'ailleurs souligné, en 2000, le caractère intragénérationel d'Internet par rapport aux médias audiovisuels traditionnels, comme la télévision, la radio ou la vidéo, qui sont au contraire des médias intergénérationnels ; on écoute en effet volontiers ces médias avec les

différents membres de sa famille dans des contextes particuliers tout au long de son enfance et de son adolescence. La fréquentation des médias en famille devient ainsi des occasions de discussions fréquentes entre parents et enfants au regard des expériences culturelles de toutes sortes auxquelles nous convient ces médias. Les études qui se sont intéressées à cerner l'impact de la fréquentation des médias en famille ont d'ailleurs clairement mis en évidence l'apport généralement positif des pratiques médiatiques communes sur le processus de socialisation des enfants – particulièrement des plus jeunes – et sur l'affermissement de liens entre les membres d'une même famille qui s'adonnent ensemble à la consommation des médias.

Avec Internet, la situation est totalement différente. L'utilisation d'Internet est une pratique majoritairement solitaire à laquelle on s'adonne la plupart du temps en retrait des autres activités familiales. Et ce phénomène est autant le fait des parents que des enfants. Rares sont les moments où les jeunes disent utiliser Internet en compagnie d'autres membres de la famille. Si cela se produit, il s'agit de cas d'exception qu'on ne cherche pas à répéter. Bien au contraire, ce que les jeunes aiment par-dessus tout, c'est justement de se retrouver seuls sur Internet, à communiquer avec ceux qui sont à l'extérieur de la maison. C'est pourquoi on peut affirmer qu'Internet, pour les adolescents, est perçu, à la maison, comme un outil de communication privée analogue au téléphone.

L'utilisation de MSN Messenger par les adolescents marque ainsi une différence très nette entre la manière dont les jeunes et les adultes perçoivent et pratiquent la communication interpersonnelle. Ce que MSN Messenger favorise, et c'est ce qui explique son utilisation aussi massive chez les adolescents, c'est le processus de socialisation entre pairs, comme une des clés de la construction de l'identité, particulièrement importante à cette période de la vie.

De l'avis de certains jeunes, la messagerie offre même des avantages indéniables sur les autres moyens de communication interpersonnels : « *MSN c'est plus facile, plus rapide et cela permet de ne pas déranger les gens à qui on parle.* » Marina (sec. V) Léa (sec. III) croit pour sa part qu'il est plus facile de parler sur MSN Messenger que dans la vie réelle : « *Tu es moins gêné, parce que tu n'es pas en face de la personne, tu peux penser à ce que tu dis avant de parler.* » « *Les jeunes préfèrent souvent communiquer par Internet pour dire des choses importantes, car ils peuvent mieux se préparer à la conversation et éviter d'avoir à faire face à des réactions*

blessantes », soutient Claire (sec. V). Et Léa de surenchérir : « *Il est plus facile de parler sur MSN que dans la vie réelle.* »

3.1.3. Et comment parle-t-on sur MSN Messenger ?

On y parle – ou plutôt on y écrit – une langue fort différente du français normatif. Il s'agit d'une sorte de dialecte franco-Web qui est loin d'être parfaitement stabilisé, mais que tous les adeptes de la messagerie comprennent et maîtrisent, en tout cas suffisamment pour échanger rapidement des messages qui se veulent des transcriptions, des calques de la langue parlée. Sur MSN Messenger, la langue est régie par l'obsession d'une économie fonctionnelle et fait en conséquence une large part à l'utilisation de mots abrégés et d'expressions contractées. Le but est d'utiliser les mots qui permettent de gagner le plus de temps et d'espace possible pour retrouver la vitesse et la fluidité d'une conversation en temps réel. On comprendra que ce qui compte ici, c'est naturellement le fond et non la forme. Celle-ci se met entièrement au service de la rapidité des échanges. Elle est donc en permanence ouverte à toutes les transgressions stylistiques, si celles-ci servent mieux le flux de la communication en ligne. Sur la messagerie instantanée, les règles grammaticales et les codes orthographiques sont donc allégrement malmenés, pour le plus grand plaisir des adolescents qui se plaisent à s'affranchir momentanément du carcan du français écrit qu'on leur enseigne à l'école.

Ce plaisir est d'autant plus grand que, sur la messagerie instantanée, personne ne corrige personne, et personne ne reprend personne. « *Je comprends pas toujours ce que les autres m'écrivent* », avoue candidement Léa (sec. III), mais selon elle, cela n'a pas grande importance. Il faut croire que le plaisir réside avant tout dans le fait d'échanger des idées.

En tout cas, on ne fait pas de fautes sur MSN Messenger. Il y a seulement des messages plus faciles à lire et à comprendre que d'autres. Il y a seulement des messages plus courts et d'autres plus élaborés ; le choix est dicté par la nécessité du moment, celui d'avoir à répondre dans l'urgence ou au contraire de pouvoir prendre son temps.

Pour faire plus vite, mais aussi pour faire plus vivant et plus amusant, les jeunes ajoutent souvent des émoticônes aux messages qu'ils diffusent sur leur messagerie[7]. Raccourcis pour exprimer sentiments, émotions, humour et humeurs, les émoticônes se sont beaucoup développés sur le Web, et il existe désormais de nombreuses banques gratuites d'émoticônes dans lesquelles on peut puiser pour personnaliser ses messages : « *Premièrement l'utilisation du* smiley *est plus rapide que l'écriture pour exprimer un sentiment, et la personne va comprendre. Et puis ça ajoute une touche personnelle quand tu parles, ça sort de l'ordinaire.* » Charlotte (sec. V)

Une autre manière originale et très en vogue auprès des jeunes consiste à exprimer ses états d'âme du moment en ayant recours au changement de « signature » pour exprimer, de manière imagée et succincte, comment on se sent au moment précis où on écrit ses messages. Ainsi, par exemple, plutôt que de signer son nom ou son pseudonyme habituel, on sera ce soir : « *Celle qui a poché son examen de maths, snif snif* », ou on deviendra, le temps d'un message, « *Le gars qui ne pense qu'à vendredi soir : yeah man* ! ».

Comme pour l'utilisation des émoticônes, le recours à l'écriture abrégée ne se limite pas aux messages que l'on écrit sur MSN. Cette manière d'écrire devient en quelque sorte l'écriture libre du Web. Nathalie (sec. I) dit que l'écriture abrégée est devenue sa manière d'écrire partout sur la Toile et même lorsqu'elle écrit pour elle-même à la main. « *C'est pas que c'est plus pratique*, précise Noémie (sec. I), *mais c'est moins long* », et c'est la raison pour laquelle elle n'hésite pas à utiliser parfois cette « sténographie » dans ses autres correspondances sur Internet, comme les courriers électroniques et les commentaires qu'elle laisse sur les sites qu'elle visite. Elle précise cependant que cette pratique n'est pas aussi systématique que sur MSN Messenger. Quant à Laure (sec. V), elle affirme au contraire que, même si elle n'utilise pas souvent la messagerie instantanée, elle écrit maintenant très souvent dans le style MSN à toutes sortes d'occasions : « *dans mes* e-mail, *même dans les petits mots que j'envoie à mes amis en classe* ». Elle remarque d'ailleurs que sur les sites et les blogues qu'elle visite : « *C'est clair que si c'est un adolescent qui écrit, le message sera écrit en abrégé, alors que si c'est un adulte, les mots seront écrits en entier.* » Mais le grand paradoxe de tout cela, selon Pierre (sec. V), c'est que cette langue faite

---

[7] « Les émoticônes, ou *smileys*, sont de petits éléments graphiques que les internautes utilisent pour transmettre une

d'abréviations : « *C'est vrai que ça facilite la conversation, ça économise du temps, mais quand tu vas là-dessus, c'est que tu as du temps à perdre, alors dans le fond, tu n'économies pas grand-chose.*»

La langue abrégée de l'Internet des jeunes est donc une langue d'initié, incompréhensible aux adultes qui ne disposent pas des éléments qui en permettent le décodage. Cette langue est d'autant plus hermétique à leurs yeux qu'on ne peut bien la maîtriser qui si on a une longue expérience du clavardage en ligne, car les codes se modifient constamment par l'apport créatif des internautes qui participent spontanément à cette construction commune, et éphémère de par sa nature même. On ne garde en effet pas de traces de ce qui s'écrit dans cette zone du cyberespace, les discussions sur la messagerie instantanée se composent et se dissolvent au fil des séances et il ne reste, en bout de ligne, que le souvenir de l'émotion associée au plaisir intense d'avoir été en contact avec les autres, sans pour autant avoir toujours eu grand chose à se dire. La langue MSN Messenger présente en outre des particularités régionales. À Montréal, par exemple, dans les écoles à forte concentration multiethnique, elle se décline le plus souvent dans un franglais calqué sur la langue orale des jeunes, où les mots en français et en anglais s'entremêlent selon une logique difficile à saisir pour qui n'est pas familier avec cet environnement linguistique unique de la métropole. Comme le précise Karina (sec. III), d'origine arménienne émigrée au Québec depuis une dizaine d'années : « *C'est un mélange de français et d'anglais, un peu comme dans la vie de tous les jours.* » Il y a là, selon elle, quelque chose de foncièrement créatif dans ce langage qui se créé au fil des échanges : « *Tout le monde participe à l'élaboration du vocabulaire MSN, chacun utilisant constamment de nouveaux mots abrégés* », et d'ajouter que tout cela n'obéit « *à aucune règle, sinon que d'être compris* ».

Il est naturellement difficile de prédire si cette utilisation généralisée du langage abrégé que favorise l'écriture Web chez les jeunes aura un impact négatif sur leur apprentissage à long terme du français écrit. Cela s'accompagnera-t-il d'une détérioration de la qualité du français sur la Toile, puisque les jeunes Québécois auront pris, avec la langue, des libertés qu'ils pourront être tentés de vouloir conserver dans leur vie adulte lorsqu'ils auront à écrire plus tard sur le Web ? Les jeunes éprouvent de la difficulté à mesurer l'impact de ces pratiques sur la qualité de leur

---

émotion, une réaction, une sensation. http://fr.emoticones-msn.com/

français écrit ; leurs avis sur le sujet sont partagés, ils ont du mal à trancher. Pour certains, il ne fait pas de doute qu'il y a péril en la demeure : « *Ceux qui sont toujours sur Internet, au moment d'écrire quelque chose, vont se dire : voyons comme ça s'écrit ce mot-là ? Parce qu'ils prennent l'habitude d'écrire en abrégé, et lorsqu'ils doivent écrire sur du papier, ils se souviennent plus de l'orthographe. Ce n'est pas très bon.* » Charlotte (sec. V) Quant à Élise (sec. III) : « *Moi, ce que je trouve, c'est qu'avant, j'étais très bonne. J'ai de la facilité dans les langues. Et, depuis que j'utilise MSN, j'ai eu comme un relâchement, j'écris moins bien. Je me suis rendu compte que, quand j'écris un texte, j'ai plus de difficultés. Alors, je me suis dit que, lorsque je vais sur MSN, je vais écrire correctement parce que, quand je dois écrire un texte et que je fais une faute, je me dis : "Mon dieu ! Elle est vraiment stupide cette faute-là".* » Pierre (sec. V) dit pour sa part qu'il essaie, lui aussi, d'éviter d'écrire en langage abrégé, parce qu'il a déjà de la difficulté en français et qu'il ne voudrait pas aggraver ses problèmes en prenant de mauvaises habitudes. Il ne croit pas, toutefois, que cette manière d'écrire puisse nuire à la langue française en général. Il constate cependant que cela pourrait ralentir son propre apprentissage de l'orthographe. D'autres élèves n'éprouvent aucune véritable inquiétude. Ils estiment qu'il est exagéré de craindre les débordements de ce que l'on pourrait qualifier « d'écriture du divertissement » que développe MSN : « *Le langage abrégé n'est pas une menace pour la langue française, parce que les jeunes font bien la différence entre MSN et l'école.* » Marc (sec. I)

3.1.4. Les filles et les garçons parlent-ils de la même chose sur MSN Messenger ?

La plupart des jeunes s'entendent pour dire qu'il y a une différence marquée entre filles et garçons dans la teneur des discussions sur MSN Messenger, clivage qui traduit la variation des modes relationnels à cet âge. Brigitte (sec. V) exprime cette opinion largement partagée : « *Les garçons échangent plus de l'information, alors que les filles parlent plus de leurs sentiments.* » « *Mes amies vont me parler de leurs derniers achats ou de ce qu'elles pensent d'un garçon, ou : "Est-ce que tu as entendu ce qu'il a dit sur moi ?". C'est plus à propos des garçons. Tandis que les gars, c'est à propos d'eux, et d'eux-mêmes, ou : "Est-ce que tu as vu le dernier film ? Qu'est-ce que tu as fait cette fin de semaine ?"*» Amanda (sec. III) « *Les filles vont parler… "Trouves-tu que ce gars-là est joli ? Les gars vont se dire… je ne sais pas, "As-tu vu le match de hockey, hier ?" des choses comme ça.* » Nadia (sec. I)

Francis abonde dans le même sens en précisant que : « Les sujets sont différents, même si tout le monde parle souvent des relations amoureuses. Les garçons vont plus à l'essentiel, parlent des sujets qui les intéressent, alors que les filles vont plus bavarder et elles sont plus centrées sur les émotions que les garçons. » Et que se produit-il quand filles et garçons clavardent ensemble ? C'est la séduction qui devient alors très souvent, selon Karina (sec. III), le fil conducteur des discussions : « Les garçons parlent aux filles surtout pour les séduire. »

3.1.5. Tous les jeunes communiquent-ils en ligne ?

On devinera que tous les adolescents ne partagent pas le même engouement pour la communication sur la messagerie instantanée. Il y en a beaucoup qui la considèrent comme une activité insignifiante qui ne les intéresse pas du tout. Pour ceux-là, communiquer par la messagerie instantanée et ne rien faire revient au même, comme le dit Kiet (sec. III) : « *Bien souvent, (les autres) ils sont en ligne ; ils restent comme ça tout la journée à rien faire.* »

Certains sont aussi d'avis que la popularité de MSN Messenger n'est une mode passagère ; on s'emballe au début et puis, avec le temps, on passe à autre chose. Il en va ainsi pour Pierre (sec. V), qui n'utilise pratiquement plus la messagerie instantanée. Il explique qu'auparavant, il avait une longue liste de contacts, mais que ceux-ci ont peu à peu déserté la pratique du clavardage. Et lui aussi y a perdu de l'intérêt. Il considère maintenant que : « *Ce n'est qu'une perte de temps ; c'est parler pour parler.* » Il préfère voir ses amis « *dans la réalité* ». Il pense même que tous les jeunes en arrivent à se désintéresser du clavardage en prenant de la maturité : « *Avant j'aimais bien cela, j'étais tout le temps dessus, mais plus maintenant. Et ma sœur plus jeune est aussi tout le temps sur MSN. Sûrement que dans deux ou trois ans, elle n'aimera plus ça.* » Claire (sec. V) constate elle aussi que « sa période » MSN Messenger est révolue. Désormais, elle ne passe plus son temps à parler avec tout un chacun. Bien que sa messagerie demeure toujours ouverte lorsqu'elle est à l'ordinateur, elle ne clavarde plus aussi assidûment. Elle utilise MSN Messenger depuis l'âge de 12 ans, époque à laquelle elle s'est créé un compte en arrivant à sa nouvelle école, dans le but de se lier d'amitié avec ses camarades de classe qui en avaient un aussi. Elle dit avoir été alors une très grande utilisatrice de MSN : « *Avant c'était nouveau, c'était* cool, *c'était le* rush *sur MSN.* » Maintenant qu'elle a mûri, elle dit y passer

beaucoup moins de temps ; elle s'est même créé un nouveau compte pour se limiter à des amis proches, et sa nouvelle liste ne comporte plus qu'une trentaine de noms.

On constate en outre que, pour beaucoup d'adolescents, plus pour les garçons que pour les filles semble-t-il, le clavardage est vu comme une activité qui ne sert qu'à tuer le temps. On ne s'y adonne que par dépit, quand on n'a vraiment rien d'autre à faire. C'est le cas des adolescents qui se décrivent eux-mêmes comme très actifs et sociables. Ceux-là sont engagés dans une foule d'activités socioculturelles et sportives qui les amènent à passer moins de temps à la maison. Bouger, pratiquer un sport, jouer d'un instrument de musique, rencontrer des amis autour d'un projet commun sont des activités qui, à leurs yeux, valent bien mieux que de passer des soirées entières rivés à l'écran de l'ordinateur. Comme Paola (sec. I), qui se désole de voir que *« certaines personnes, comme mon frère, sont de véritables fanatiques d'Internet. J'aime mieux voir les gens, leur parler pour de vrai. »*

3.1.6. Que fait-on en même temps qu'on clavarde sur MSN Messenger ?

On fait plein d'autres activités, et c'est cela qui est agréable, disent les jeunes. On garde un œil sur qui est en ligne. On tape un message. Mais on écoute aussi de la musique qu'on a téléchargée sur son ordinateur. On visite des sites Web. On fait des recherches pour ses travaux scolaires ou pour son propre plaisir. On regarde des photos ou des vidéos. On parle au téléphone avec ceux-là mêmes avec qui on "chatte" en ligne simultanément. MSN Messenger n'est pas non plus incompatible avec la lecture : *« Souvent, je suis sur MSN, et on ne parle pas beaucoup, alors je lis en même temps.Quand quelqu'un me parle, j'arrête un peu. Quand il ne se passe rien, je recommence à lire. »* Véro (sec. I)

Les jeunes se servent aussi du réseau de manière inventive : ils y pratiquent une forme de travail coopératif avec les élèves de leur classe. Il n'est pas rare en effet qu'ils travaillent à plusieurs sur leurs devoirs scolaires au moyen de la messagerie instantanée, comme Kiet (sec. III), qui se sert régulièrement de MSN Messenger pour poser des questions à ses amis qui l'aident dans ses devoirs. De même pour Francis (sec. V) et ses amis, qui utilisent beaucoup la fonction d'envoi de fichiers offerte sur MSN Messenger : *« Souvent, on a des rapports de laboratoire à faire. On*

s'ouvre une grande fenêtre MSN, et on fait notre rapport de laboratoire dessus, en transcrivant nos informations ailleurs. Après ça, on le tape, on le met au propre, puis on l'imprime. »

3.1.7. Clavarde-t-on ailleurs que sur MSN Messenger ?

Il apparaît clairement que la messagerie MSN Messenger a largement supplanté en popularité les salons de clavardage (*Chatrooms*) dans lesquels, il y en encore quelques années, les jeunes se rendaient en grand nombre.

Comme le fait valoir Beatrix (sec. III), les *Chatrooms* sont souvent un moyen pour les jeunes de 11 ou 12 ans de s'initier à la communication en ligne, et ce sont eux qui les fréquentent. Les plus vieux se tournent résolument vers MSN Messenger. Noémie (sec. 1) explique ce qui l'amène désormais à ne plus vouloir fréquenter les salons de clavardage. Elle dit qu'auparavant, elle les appréciait parce qu'elle pouvait y rencontrer des gens et que, parfois, des personnes qu'elle connaissait y participaient. Pour elle, les *Chatrooms* constituaient une place de plus pour communiquer. Maintenant, elle juge qu'ils sont devenus ennuyeux et inutiles, puisqu'elle n'a rien à dire aux gens qu'elle ne connaît pas. De même pour Amanda (sec. III) que les salons de clavardage attiraient beaucoup. Aujourd'hui, elle n'en voit plus l'intérêt : « *Parce que, parfois, il y a des personnes qui vont venir te parler, elles vont te demander des choses. Ce n'est pas de leurs affaires. Tu veux juste apprendre à connaître d'autres personnes, mais parfois elles vont te poser des questions indiscrètes. Alors, je me retire, je me déconnecte.* » Mathilde (sec. V) délaisse elle aussi les *Chatrooms*. Cette année, elle n'y est allée qu'une fois : « *Ce n'est pas le* fun. *Tu repars tout le temps à zéro. Tu ne connais jamais la personne… à moins que j'aie vraiment de quoi à parler, mais…. c'est bien mieux sur MSN, tu connais la personne et tu te mets à parler… c'est bien plus le* fun. » Et puis, pour elle, les *Chatrooms* sont des endroits à risque dont il faut se méfier. Des gens mal intentionnés se faisant passer pour d'autres ont réussi à obtenir des rendez-vous et tout cela s'est mal terminé : « *C'est déjà arrivé des personnes qui se font violer. C'est déjà arrivé, des histoires […] Ce n'est pas des légendes urbaines.* » Même son de cloche chez Beatrix (sec. III) qui dit les avoir fréquentés quelque temps avec ses amis, ils s'amusaient à s'inventer des personnages farfelus. À cette époque (elle avait dans les 12 ans), elle n'avait pas beaucoup de contacts sur MSN Messenger, alors elle visitait les *Chatrooms* ; elle aimait clavarder en ligne. Elle les a depuis délaissés, parce qu'elle dit avoir constaté certains

côtés troublants associés à ce type de sites : « *J'ai aussi remarqué qu'il y avait des côtés néfastes… des pédophiles, des personnes problématiques qui ne font que créer des ennuis. J'ai remarqué aussi que c'était vraiment impersonnel et que c'était facile de mentir.* »

Même chez ceux qui disent continuer occasionnellement de les fréquenter, l'enthousiasme n'est plus ce qu'il était. Charlotte (sec. V) qui, à l'occasion, fréquente encore un site de rencontre, s'empresse de préciser qu'elle n'y va pas pour « *se trouver un petit ami, mais bien pour faire des rencontres amicales* ». Elle n'apprécie pas les gens qui se forgent une personnalité fictive et est persuadée qu'ils sont légion sur ce genre de site. Pour Charlotte : « *Une amitié virtuelle n'équivaudra jamais à une amitié dans le monde réel.* »

3.1.8. Clavarder sur MSN Messenger est-il sécuritaire ?

Si les jeunes décrivent les salons de clavardage comme des lieux à risque, il en va tout autrement de leur perception de MSN Messenger. Pour tous les jeunes que nous avons rencontrés, la messagerie instantanée constitue un moyen de communication tout à fait sûr. « *Ce n'est pas comme si je vais sur Caramail et que je m'invente un nom et que je parle avec de purs inconnus. Là, tous ceux qui sont sur ma liste, je les connais vraiment. Je pourrais prendre n'importe quelle adresse et te dire qui c'est. Je sais que je n'ai pas d'inconnus. Admettons que je prenne un rendez-vous avec n'importe qui, j'irais là, et c'est comme si je donnais rendez-vous à un des mes amis au téléphone. C'est juste que là, je le fais avec Internet. Moi, je trouve ça sécuritaire. Je veux dire...je ne pourrais jamais donner rendez-vous à quelqu'un (de ma liste de contacts MSN Messenger) et me retrouver face à un inconnu. Ce sont vraiment tous mes amis. Moi, je trouve ça sécuritaire MSN.* » Mathilde (sec. V)

Les parents qui éprouvent des craintes à propos des intrusions possibles d'internautes mal intentionnés sur les messageries MSN Messenger s'inquiètent inutilement, disent les jeunes. Le fait d'exprimer des doutes à ce sujet témoigne de la méconnaissance profonde des adultes sur la manière dont fonctionne une messagerie instantanée, confient les jeunes. Quiconque est familier avec ce service comprend, selon eux, que l'accès y est sans danger, puisqu'on ne peut y accéder sans y avoir été préalablement autorisé.

Quand on demande à Francis (sec. V) si MSN Messenger et les salons de clavardage se ressemblent, il répond spontanément : « *Non ! MSN est beaucoup plus sécuritaire parce que les gens qui sont sur MSN, normalement, tu vas les connaître, mais les gens dans un* Chatroom, *tu n'as aucune information sur eux. C'est vraiment libre à eux de te le dire. Ils font ce qu'ils veulent. Alors que ceux sur MSN, tu vas les connaître quand tu vas les ajouter à ta liste. Je choisis les gens qui sont là. S'il y en a un qui t'énerve, tu peux le bloquer ou l'enlever. C'est vraiment ça qui fait sa sécurité.* » De même Élise (sec. III) n'acceptera jamais aucun inconnu sur sa liste de contacts : « *Je vais voir le profil des gens. Si je les connais, je vais les accepter, si c'est quelqu'un de l'école, oui, oui ! Si j'ignore qui c'est ou si je ne sais pas trop de qui il s'agit, je ne vais pas l'accepter tout de suite, je vais demander aux gens, et s'ils connaissent la personne, après je vais l'accepter.* »

Pour les jeunes, la question de la sécurité relève ultimement de la responsabilité de chaque internaute. Si quelqu'un veut vraiment donner accès sans vérification à sa messagerie, alors libre à lui. Mais il est alors conscient qu'il se place dans une situation à risque. Si jamais il lui arrivait quelque chose, il n'aurait que lui-même à blâmer, disent-ils. « *Je trouve que la façon dont j'utilise MSN, c'est sécuritaire. Il y en a qui parlent avec n'importe qui ou qui vont dans des salles de* Chat *ouvertes, puis il y en a qui disent ''Donne-moi ton MSN'' et ils le donnent. Moi, je n'ai jamais compris pourquoi les gens faisaient ça, je trouve cela vraiment stupide.* » Élise (sec. III) Pour elle, ces conversations en ligne sont privées et protégées, et elle n'hésite pas à écrire des renseignements personnels, comme son nom, son numéro de téléphone ou le nom de son école. Noémie (sec. I) éprouve le même sentiment de sécurité : « *Parce que tu as besoin de les connaître [les contacts]. Il faut que tu aies leur adresse, que tu leur demandes l'autorisation, aux personnes que tu connais. Tu ne peux pas écrire une adresse comme cela, au hasard, et rencontrer quelqu'un.* » Certaine, elle aussi, du caractère privé des conversations qu'elle entretient sur MSN Messenger, Noémie ne craint pas non plus de divulguer des renseignements personnels, comme le nom de son école, son numéro de téléphone, son nom, etc.

3.1.9. Le courrier électronique

Si la messagerie instantanée a la cote auprès d'une forte majorité de jeunes, le courrier électronique est aussi un mode de communication populaire auprès des adolescents, tous âges

confondus : 70 % des garçons disent l'utiliser souvent ou très souvent, et cette proportion grimpe à 90 % chez les filles.

Plusieurs disent d'ailleurs avoir plus d'une adresse électronique, même si, bien souvent, ils avouent du même coup qu'une seule de ces adresses est vraiment utilisée. Nadia (sec. I) possède ainsi trois adresses de courriel : deux sur Hotmail, dont elle ne se sert plus beaucoup, et la principale obtenue plus récemment sur le service de Gmail de Google.

Dans les entretiens menés avec les jeunes, nous avons pu constater que, parmi ceux qui ne sont pas de grands adeptes de la communication sur MSN Messenger, le courrier électronique, avec le téléphone, représente une option largement utilisée pour joindre les amis à diverses occasions. Si, pour les assidus de la messagerie instantanée, la communication en ligne constitue la principale voie de communication avec les amis, il leur arrive, à eux aussi, d'avoir recours au courriel, souvent pour une fonction plus spécialisée. On utilise le courriel, par exemple, pour poursuivre, en privé, une conversation déjà amorcée à plusieurs sur MSN Messenger. Se servir du courriel de cette manière permet dès lors aux jeunes d'avoir à leur disposition un registre de communication plus étendu : conversations intimes à l'abri des autres, échanges d'idées plus en profondeur que dans les conversations que l'on tient souvent en ligne, occasion de s'expliquer à propos de différends qui sont intervenus, etc. Nathalie (sec. III), qui est une grande utilisatrice de MSN Messenger, aime écrire de longs courriels à ceux de ses amis que ne se connectent pas souvent sur MSN Messenger ; elle se plaît à raconter en détail tout ce qui se passe dans sa vie.

Tout comme on retrouve plusieurs adolescents qui, en dépit de la grande popularité de MSN Messenger, n'aiment pas clavarder, il y des jeunes que la communication par courriel rebute, et certains affirment même éviter systématiquement d'y avoir recours. La raison est souvent qu'ils n'aiment tout simplement pas écrire. Pour d'autres, surtout chez les nouveaux arrivants, c'est leur connaissance encore limitée du français qui constitue l'obstacle majeur. Écrire des messages par courriel est dès lors perçu comme une tâche fastidieuse à laquelle on essaie de se soustraire. C'est le cas de Kiet (sec. III) et de Paola (sec. I) pour qui c'est trop long d'avoir à rédiger des messages quand on n'est pas suffisamment bon en français. Tous deux n'apprécient pas les efforts supplémentaires qu'exige la communication écrite en français ; ils disent ne pas éprouver de plaisir à écrire dans une langue qu'ils maîtrisent mal. Or la communication avec les amis, cela doit surtout, selon eux, être une activité ludique.

À l'inverse de MSN Messenger, qui n'est réservé qu'aux amis, les jeunes utilisent plus volontiers le courriel pour parler avec leurs parents. C'est le cas de Nadia (sec I) qui dit qu'elle se sert du courrier électronique pour entretenir la relation avec son père. Même si elle habite dans la même maison que lui, elle raconte qu'il lui arrive d'envoyer un courriel à son père avant d'aller dormir.

Si la communication avec les parents peut emprunter la voie du courriel, les discussions qu'ont les jeunes à propos d'Internet se limitent aux amis, comme c'est le cas pour la messagerie instantanée. Les amis demeurent, en effet, le groupe privilégié pour échanger des informations à propos d'Internet. Lorsqu'on leur demande qui est la source principale de leurs nouvelles découvertes sur Internet, les amis arrivent toujours bon premiers, pour presque neuf (9) participants sur dix (10). Les plus jeunes sont encore plus enclins à recourir fréquemment à leurs amis pour s'informer sur les nouveautés du Web. Les amis sont aussi ceux à qui les jeunes conseillent le plus la visite de sites. Au-delà du cercle des amis intimes, les frères et sœurs participent aussi régulièrement à cet échange d'information autour du Web (près de 50 %), âges et sexes confondus. En revanche, et fidèles là encore au portrait général soulignant une fracture entre jeunes et adultes à propos d'Internet, les parents et les professeurs sont plutôt absents lorsque vient le moment de parler des découvertes faites sur le Web.

3.2. INTERNET : POUR S'INFORMER ET SE DOCUMENTER

Si la dimension communicationnelle d'Internet est centrale pour la très grande majorité des jeunes, le Web, comme source privilégiée d'information et de documentation, est aussi devenu une réalité incontournable dans la vie quotidienne des adolescents québécois.

3.2.1. La *Googlisation* d'Internet

Quand ils cherchent de l'information, que ce soit pour leurs travaux scolaires ou par intérêt personnel, c'est désormais vers Internet que les jeunes se tournent en premier lieu. Le Web est ainsi devenu, en quelques années, la porte d'accès à l'acquisition des connaissances générales et spécialisées pour les jeunes. Et cette porte d'accès a désormais un seul et même nom : Google. Tout comme pour MSN Messenger, la presque totalité des participants (93 %) disent utiliser

souvent ou très souvent Google pour chercher des informations. L'usage de cette fonction est encore plus développé chez les filles (95 %), chez les plus vieux (97 % des élèves en sec. V déclarent y avoir recours souvent ou très souvent) et parmi ceux qui fréquentent Internet plus assidûment.

C'est donc Google qui est cité spontanément par les jeunes lorsqu'ils parlent de l'outil qu'ils utilisent dans leurs activités quotidiennes de recherche de documentation sur Internet. À leurs yeux, Google constitue à n'en pas douter le meilleur moteur de recherche.

On ne doit pas en conclure pour autant qu'ils ne connaissent pas d'autres moteurs de recherche. Au contraire, plusieurs ont mentionné qu'il leur arrivait d'en utiliser d'autres, comme Yahoo! ou Alta Vista, mais Google jouit de la plus grande popularité, et il est perçu de loin comme étant le plus convivial et le plus performant. « *Google, c'est facile* », dit Nicolas (sec. 1), « *et c'est le seul moteur de recherche que je connaisse* », puis il apporte un correctif : « *En fait non, j'en connais beaucoup, mais c'est le seul auquel je fais confiance. Tout le monde connaît Google.* » Il en va de même pour Pierre (sec. V) pour qui la réputation de Google explique sa popularité : « *Les gens disent que c'est un bon moteur de recherche et c'est pour ça qu'ils l'adoptent.* » Quant à Nathalie (sec. III), l'habitude de consulter Google a été prise à l'école primaire, et l'expérience lui a permis de mesurer la suprématie ergonomique de Google sur ses concurrents : « *Je ne sais pas pourquoi, quand on était au primaire, on nous disait d'aller sur Google, donc on est resté avec ça. C'est moins compliqué, c'est juste une page avec quelque chose au milieu. Ce n'est pas comme Yahoo! où il y a plein de choses.* »

3.2.2. La *Wikipédiatisation* du Web

Si Google s'est imposé comme le principal, voire souvent même l'unique moteur de recherche pour bon nombre de jeunes, le site Wikipédia est en voie de devenir, de son côté, la toute première source de référence que les adolescents consultent sur le Web lorsqu'ils s'interrogent sur un sujet[8]. Les jeunes associent d'ailleurs spontanément Google et Wikipédia lorsque qu'ils

---

[8] Wikipédia est une encyclopédie universelle multilingue écrite de façon collaborative sur Internet. http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia

parlent de la manière dont ils s'y prennent pour chercher et trouver de l'information sur le Web, que ce soit à des fins personnelles ou pour la production de travaux scolaires qui impliquent une recherche documentaire. Si beaucoup s'en remettent spontanément à Wikipédia lorsqu'ils entreprennent une recherche sur le Web, c'est parce qu'ils estiment que ce site constitue une source d'information sûre et fiable. Toutefois, aucun jeune n'a dit vouloir contribuer à la rédaction d'articles comme le proposent les concepteurs de cette encyclopédie en ligne à ceux qui la consultent.

3.2.3. La fiabilité des informations sur Internet

Concernant la fiabilité des informations qu'on trouve sur Internet, une majorité des participants à la présente enquête (60 %) déclarent douter de la fiabilité de ce qui circule sur Internet, et seulement 37 % estiment qu'ils peuvent totalement faire confiance à ses contenus. Cette donnée ne varie pas avec l'âge, contrairement à ce qu'on aurait pu s'y attendre, mais plutôt avec le sexe : les filles sont plus méfiantes (63 % contre 56 % du côté des garçons). Enfin, ceux qui accèdent régulièrement au Web sont plus enclins à faire confiance à ce qu'ils y trouvent.

En 2000, le portrait était bien différent, une nette majorité des répondants (66 %) se disaient en effet plutôt ou tout à fait confiants dans l'information disponible sur Internet, seuls 28 % des adolescents ne partageaient pas ou partageaient peu cette confiance. Les entretiens de l'époque confirmaient d'ailleurs que cette question sur la validité de l'information ne se posait guère à leurs yeux ; les jeunes accordaient globalement au Web cette confiance qu'on accorde généralement aux médias ou aux livres. Ils distinguaient cependant la qualité discutable de certaines sources, particulièrement les sites personnels jugés comme très peu fiables.

L'enquête de 2006 nous laisse donc penser que les jeunes internautes d'aujourd'hui feraient montre de beaucoup plus de prudence concernant les informations qui circulent sur le Web. Ils seraient désormais plus conscients que, sur Internet, il y du bon et du moins bon, du vrai et du moins vrai. Il serait donc permis d'affirmer qu'une certaine expérience a été acquise sur ce point. À la lumière des discussions que nous avons eues avec les élèves, il appert cependant que le tandem Google, Wikipédia ne soulève aucune méfiance et est au contraire investi d'une confiance illimitée.

Interrogés sur les stratégies qu'ils déploient pour s'assurer que l'information qu'ils consultent est fiable et suffisamment crédible pour figurer, par exemple, dans leurs travaux scolaires, tous les jeunes ont dit que cette validation passait par deux stratégies complémentaires : l'observation de la présentation des sites couplée à la consultation d'autres sites qui traitent du même sujet. Ainsi la facture d'un site est à leurs yeux un indice déterminant de la crédibilité des informations qu'il contient. Selon les jeunes, on voit souvent dès le premier coup d'œil si on est en présence d'un site fiable ou non. La manière dont les informations y sont présentées, les qualités graphiques du site, le professionnalisme avec lequel il a été réalisé de même que l'identification de ceux qui l'ont bâti sont autant d'indices qui permettent de juger convenablement du degré de fiabilité qu'on peut accorder à un site. L'expérience de la fréquentation assidue de certains types de sites constitue, selon eux, un atout indéniable. Ils estiment qu'à ce chapitre, ils ont acquis une longue expérience de navigation. Ainsi Marc (sec. III) explique qu'il s'assure de la fiabilité d'un site en regardant sa présentation et la quantité d'informations qu'il contient. Il vérifie ensuite s'il a été rédigé par une entreprise ou des experts. Nicolas (sec. V) vérifie premièrement la source, si c'est un site fait par le gouvernement par exemple, s'il est bien fait et semble professionnel et si beaucoup de personnes le visitent. La popularité d'un site constitue ainsi un gage de sérieux et signifie un degré élevé de fiabilité, selon lui.

Après l'évaluation de la présentation du site, la comparaison des informations contenues sur un site avec celles en provenance d'un autre site qui traite du même sujet est mise à profit pour l'évaluation de la crédibilité. La plupart des jeunes ont expliqué qu'ils s'adonnaient systématiquement à un tel exercice de comparaison lorsqu'ils mettaient en doute la validité de ce que leur proposait le Web.

S'il existe des moyens de s'assurer de la crédibilité des informations sur le Web, les jeunes internautes estiment qu'il n'y a toutefois pas grand-chose à faire quant à la piètre qualité de nombreux sites Web. Ainsi, à l'instar des participants à l'enquête menée en 2000, de nombreux adolescents estiment aujourd'hui encore que le cyberespace est encombré de sites parfaitement inutiles. Au point que certains expriment le souhait qu'on puisse un jour faire le ménage pour purger le Web de tous les sites insignifiants qui y pullulent : « *Je trouve qu'il y des sites... il y en a des milliers et des milliers... et qui servent à rien. Par exemple, il y a même un site qui s'appelle "perdu.com". Tu as une page blanche avec un point au milieu qui dit "Vous êtes ici"...*

Je trouve ça niaiseux. Ils devraient mettre un filtre de sites qui garde juste les sites que les gens vont voir et qui servent à quelque chose. » Renaud (sec. I)

Amenés à se prononcer lors des entretiens sur la possibilité qu'Internet puisse en arriver à supplanter un jour l'imprimé comme principale source d'informations et annoncer du coup la fin des bibliothèques comme lieux privilégiés de l'accès au savoir et à la connaissance, même si certains croient à cette éventualité, la majorité des jeunes internautes manifestent des doutes sur l'inéluctabilité de ce scénario.

Nombreux sont ceux qui croient en effet que les livres ont encore leur place dans la circulation de l'information dans le monde et... sur les rayons des bibliothèques. Ils estiment que le savoir que recèlent les livres est précieux et indispensable. La consultation en bibliothèque apparaît encore à plusieurs comme une nécessité, car ils estiment que l'information trouvée dans les livres est souvent plus fiable : « *Parce que, sur Internet, n'importe qui peut avoir écrit ça, tandis qu'un livre, l'auteur a été vérifié* », déclare Brigitte (sec. V). Kiet (sec.III) aussi est de cet avis, il estime que : « *Tu peux finir par trouver ce que tu cherches sur Internet, mai je trouve que, pour certaines choses, c'est mieux d'aller à la bibliothèque, de (chercher) dans des livres.* »

Pour d'autres cependant, la page est résolument tournée, et Internet est en bonne voie de détrôner l'imprimé comme source principale de référence dans le domaine de la recherche. Le processus est, selon eux, déjà largement entamé, et il s'agit-là d'une évolution positive. Ils estiment qu'il est bien plus commode et agréable de naviguer sur Internet dans le confort de la maison que d'avoir à se déplacer pour trouver l'information dans des bibliothèques. Noémie (sec. I) explique ainsi qu'elle ne cherche que très rarement dans les ouvrages de la bibliothèque parce que généralement, elle trouve tout ce dont elle a besoin sur Internet. Qu'un jour Internet en arrive à remplacer les bibliothèques ne la surprendrait pas, mais elle serait étonnée que les romans et autres livres « *qui racontent des histoires* » finissent par disparaître. Pierre (sec. V) estime pour sa part que la bibliothèque est plus efficace pour faire une petite recherche, mais que dans le cadre d'une recherche d'envergure, Internet est plus indiqué. Mais il estime toutefois que lire des livres est plus agréable que lire à l'écran. Et c'est-là la raison pour laquelle, selon lui, les bibliothèques seront toujours présentes.

Pour plusieurs adolescents, le choix d'utiliser Internet ou les livres de la bibliothèque pour mener ses recherches est avant tout affaire de préférences personnelles. C'est ce qui les amène à croire que les bibliothèques sont là pour rester, car certaines personnes vont toujours continuer à préférer les fréquenter plutôt que de surfer sur le Net : « *Il y aura toujours des gens qui aiment les livres, qui n'aiment pas lire sur Internet ou qui ne savent pas comment cela marche. Les livres, c'est la base. C'était ça au début. Ça va toujours rester.* » Véro (sec. V) « *Je pense que, dans des livres, tu peux trouver bien choses aussi, c'est une source qui est aussi vraiment fiable. C'est juste un moyen différent : tu choisis celui que tu veux, celui avec lequel tu te sens le mieux. Il y en a qui ne sont pas bons sur Internet, ils vont aller à la bibliothèque.* » Léa (sec. III) Et même si on trouve plus pratique de fréquenter Internet que la bibliothèque, on reconnaît, dans la plupart des cas, que les livres continueront pendant longtemps encore à jouir d'un haut degré de fiabilité : « *Moi je pense que, normalement, c'est plus fiable dans les livres, mais c'est plus accessible sur Internet.* » Kiet (sec. III)

3.2.4. La langue d'usage des jeunes sur Internet

Lorsqu'il s'agit de parler avec les amis, la communication sur Internet se fait exclusivement en français, avec comme exception notoire les élèves allophones qui semblent utiliser souvent l'anglais dans leurs communications sur la messagerie instantanée MSN Messenger et par courriel. Certains ont aussi recours, lorsqu'ils clavardent, à ce mélange de français et d'anglais si particulier à la métropole que nous avons évoqué plus tôt.

Toutefois, quand vient le moment de surfer sur le Web à la recherche d'informations de toutes sortes, les jeunes Québécois de langue maternelle française passent fréquemment du français à l'anglais au hasard de leur navigation, et cela, sans même trop y porter attention. Beaucoup d'adolescents francophones expliquent avoir une connaissance suffisante de l'anglais écrit pour se débrouiller et trouver les informations qu'ils cherchent sur le Web, particulièrement sur les sites spécialisés qu'ils consultent souvent en anglais. C'est pourquoi l'anglais n'est pas souvent un obstacle lorsqu'ils font des recherches d'informations sur Internet. En outre, certains sites, par exemple ceux qui traitent des jeux vidéos – et qui sont très populaires auprès des garçons (tous âges confondus) – sont très souvent exclusivement rédigés en anglais, si bien qu'à force de les

fréquenter, les adolescents francophones développent les compétences nécessaires à une utilisation relativement efficace de l'anglais sur le Web.

D'ailleurs, plusieurs expliquent que l'information est souvent plus abondante en anglais sur Internet : « *C'est vraiment en anglais. Même pour des recherches, je traduis moi-même. C'est parce qu'il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup plus d'informations en anglais.* » Nadia (sec. 1) Toutefois, il importe de préciser que l'objet de la recherche oriente grandement les sites que les jeunes vont consulter. En fonction de certains sujets, c'est l'anglais qui va primer, tandis que dans d'autres cas, seuls des sites en français seront consultés. C'est pourquoi, même si un quart des participants déclarent privilégier l'une ou l'autre des deux langues et que la moitié disent consulter de l'information autant dans l'une que dans l'autre, il est difficile et même assez vain de chercher à établir avec précision le pourcentage de sites en français et en anglais que consultent les jeunes francophones.

Pour ce qui est des adolescents issus des communautés ethniques, une forte proportion d'entre eux visitent plus souvent les sites en anglais ou dans leur langue maternelle s'ils en ont une bonne connaissance – ce qui n'est pas toujours le cas, comme Kiet, d'origine vietnamienne, qui ne consulte pas les sites en vietnamien, car il ne sait pas lire dans cette langue ; il dit plutôt naviguer aussi bien en français qu'en anglais, car « *c'est pas nécessaire de bien connaître l'anglais pour chercher de manière efficace sur Internet* ». Rachid (sec. V) pour sa part, dit qu'il navigue surtout en anglais et en persan. Il considère que les sites en français sont trop ardus « *à cause de la longueur des mots, et en anglais c'est plus facile* ».

À la différence des médias traditionnels, comme la radio et la télévision, où la fréquentation passe naturellement par le choix d'une langue – on peut regarder la télévision ou écouter la radio tantôt en français, tantôt en anglais, mais l'écoute d'une émission se fait dans une seule langue à la fois – dans le cas d'Internet, la situation est toute différente : la fréquentation des sites selon la langue est plus poreuse. On peut visiter un site en français et se retrouver sur un site en anglais simplement en cliquant sur un hyperlien, et on revient sur le site en français que l'on consultait au départ. On peut afficher plusieurs pages en anglais et en français sur son écran et en balayer les contenus de manière non linéaire (souvent on ne consulte que les images ou on n'écoute que les extraits audio, passant ainsi rapidement de l'anglais au français et vice-versa.

Parler de la langue d'usage d'Internet est une notion difficile à appliquer dans le cas de la fréquentation des sites Web, et cette difficulté met en évidence une des particularités de ce nouvel environnement médiatique des jeunes qu'a créé l'avènement d'Internet. Ainsi, le phénomène que nous avions observé en 2000 et qui nous conduisait à établir que, contrairement aux médias traditionnels, Internet permettait un « libre-échange » des langues s'est ainsi largement confirmé. On constate de plus en plus que les cloisons culturelles sont bien minces dans le cyberespace et que la logique même du Web favorise une dynamique d'interpénétration des cultures qui fait fi des barrières linguistiques.

Toutefois, il importe de préciser que l'école québécoise, en encourageant souvent les élèves à faire des recherches en privilégiant la fréquentation des sites francophones, contribue à développer, chez les élèves, le réflexe premier de consulter des sites en français et par extension la navigation sur les sites des différents pays francophones que l'on retrouve sur la Toile.

3.3. LES AUTRES USAGES D'INTERNET

Si les fonctions de communication (avec MSN principalement et le courrier électronique) et de recherche d'information en passant par Google restent dominantes chez le jeune, d'autres usages sont aussi fortement présents et participent pour une bonne part au portrait général des usages d'Internet par les jeunes.

3.3.1. Les sites personnels et les blogues

À côté de la messagerie instantanée et du courriel, il existe sur Internet un autre espace d'échanges, d'expression et de création à la disposition des jeunes : celui des sites personnels et des blogues. Les blogues ont d'ailleurs connu une expansion phénoménale ces derniers temps, au point que d'aucuns n'hésitent pas à parler du développement de la blogosphère comme du retour à l'esprit pionnier d'Internet, ce que plusieurs désignent désormais du nom d'Internet 2.0. Cet Internet de seconde génération annoncerait le retour à l'Internet du partage collaboratif qui avait caractérisé les débuts du World Wide Web. Un nouvel Internet participatif serait ainsi en voie de se constituer, préfigurant la véritable appropriation d'Internet par les usagers devenus désormais autant producteurs que consommateurs de contenus interactifs.

Nous étions donc curieux de savoir si les jeunes de la « génération W » participaient eux aussi à ce mouvement, s'ils étaient engagés, à leur manière, dans un processus d'appropriation dans la création et l'expression sur Internet, grâce notamment aux nouveaux outils de production de contenus plus conviviaux que sont les blogues. En effet, ceux-ci n'exigent pas de grandes compétences techniques pour créer, sur le Web, son propre espace de diffusion.

En 2000, plusieurs jeunes avaient déclaré avoir leur propre site personnel. On peut croire que la plupart les avaient construits dans le cadre d'activités scolaires. En 2006, on constate encore une certaine proportion d'adolescents qui affirment posséder leur site personnel ; ce sont surtout les plus jeunes et ceux qui déclarent se servir d'Internet à l'école. La création de ces pages personnelles ne serait dès lors pas tant motivée par le désir de se doter d'un espace personnel d'expression dans le but d'interagir avec ses amis, mais constituerait plutôt un devoir scolaire que l'élève doit réaliser pour répondre aux exigences d'un cours.

On pourrait penser que la légère diminution, depuis 2000, du nombre de sites personnels produits par les jeunes est compensée aujourd'hui par un pourcentage non négligeable de création de blogues par les adolescents. En effet, en 2006, 35 % des participants affirment posséder leur propre blogue. Les filles sont plus nombreuses à s'adonner à cette activité : près de 40 % d'entre elles. Toutefois, ces chiffres sont tempérés par le fait qu'un nombre important de participants, près d'un quart (surtout parmi les plus jeunes), avouent ne pas savoir ce qu'est un blogue ; ils le confondent souvent avec le site personnel[9]. Quant à ceux qui en savent un peu plus sur le sujet, on constate que le blogue ne génère pas pour autant un très grand intérêt, ni un grand enthousiasme. Lors des entretiens, plusieurs parmi ceux qui disent posséder leur propre blogue avouent ne pas le mettre à jour. Or c'est pourtant là la nature même d'un blogue : actualiser régulièrement les informations qui s'y trouvent, le faire « vivre » en lui consacrant du temps pour modifier son contenu afin qu'il vaille la peine que d'autres internautes le fréquentent et y laissent des commentaires. À la lumière de nos discussions avec les jeunes, il ressort assez clairement que, pour le moment, les blogues occupent une place somme toute assez marginale dans l'intérêt des adolescents.

---

[9] Ce qui est peu surprenant, puisque le phénomène des blogues est encore très récent au moment de l'enquête.

Beaucoup de jeunes n'en ont jamais visité et ne souhaitent d'ailleurs pas le faire. Le blogue est loin d'être perçu et utilisé par les jeunes internautes comme un lieu stimulant de contacts et de créativité, il relève plutôt du domaine du passe-temps anodin. Quand ils parlent de leur blogue, ou de celui de leurs amis, les adolescents les décrivent presque toujours comme des albums de photos que l'on rend disponibles sur le Web : photos d'amis et de camarades prises lors d'une fête, d'un voyage à l'extérieur avec sa classe ou lors d'un événement particulier. En plus des photos de soi et de ses amis, on y retrouve une présentation personnelle, souvent très brève, qui décrit qui l'on est et ce que l'on aime.

Pour les adolescents, le blogue constitue au mieux une extension des relations qu'ils entretiennent déjà avec leurs amis proches qui figurent sur leur liste de contacts MSN Messenger. Car c'est là une des particularités de la blogosphère des adolescents : les jeunes ne visitent que les blogues de ceux qu'ils connaissent personnellement. Aucun intérêt pour eux de fréquenter les blogues d'internautes étrangers, comme c'est le cas pour la blogosphère des adultes. Les jeunes créent des blogues pour leurs amis, et ils visitent les blogues de leurs amis. Pour Noémie (sec. I), le blogue, est une autre manière de consolider ses relations avec ses amis intimes : « *Bien… je ne sais pas, moi, c'était pour montrer des photos de mes amis. Je ne sais pas… c'est toujours plaisant d'être sur le blogue de quelqu'un, quand tu sais que tu comptes pour cette personne-là.* »

Dans le cas des adolescents, la sphère des blogues appartient à l'espace privé plutôt qu'à l'espace public. D'ailleurs, l'idée de club privé – bien que le blogue soit en pratique accessible à tous les internautes – convient bien pour décrire la fonction du blogue chez les adolescents québécois. Comme le fait valoir Mathilde (sec. V), il n'y pas grand intérêt à visiter les blogues des jeunes qu'on ne connaît pas : « *Il faut absolument connaître l'auteur des blogues d'adolescents pour pouvoir les apprécier* », car ce qui se trouve sur ces blogues est trop intime et présente peu d'intérêt si on ne connaît pas déjà celui qui possède le blogue et ceux qui le fréquentent. Et Mathilde d'ajouter : « *Les jeunes tiennent des blogues pour s'amuser et mettre en ligne leurs photos.* » Il en va de même pour Claire (sec. V) : « *Je mets des photos de moi et mes amis… j'écris moins parce que j'ai vraiment rien à écrire. Je ne vais pas raconter ma vie sur Internet. C'est juste pour mettre des photos pour que mes amis puissent me voir, qu'on ait du* fun, *tout ça.* »

Si pour certains – essentiellement les filles – le blogue emprunte parfois certaines caractéristiques du journal personnel, comme celui qu'a créé Amanda (sec. III) qui « *y met des photos et des textes qu'elle a composés* », pour d'autres, le blogue n'a rien d'un journal intime où l'on raconte son jardin secret, il sert davantage à se présenter. On s'y décrit, mais on ne confie rien de trop intime. Et c'est là la grande utilité du blogue, se présenter aux autres et ainsi mieux se définir : « *Je trouve que, surtout à l'adolescence, c'est important d'avoir une image de toi-même. Donc c'est une manière de pourvoir se classer. De se mettre dans une boîte et dire : moi je suis comme ça. Je suis tel style, ça décrit la personnalité. Je trouve le blogue plus important pour soi-même que pour les autres.* »

Certains ne partagent nullement ce désir de se servir du blogue pour se présenter aux autres. De voir les gens étaler leur vie privée sur un blogue, « *ça me rend mal à l'aise* », dit Claire (sec. V), qui possède son propre blogue, qui ne sert, encore-là, qu'à mettre des photos que ses amis peuvent aller voir à leur guise. De même pour Charlotte (sec. V), qui méprise un peu ceux qui se servent des blogues pour attirer l'attention sur eux, et c'est souvent cela la vraie fonction du blogue, selon elle : « *C'est une manière de chercher à se rendre intéressant, c'est vouloir se faire remarquer.* »

Paradoxalement, le blogue adolescent s'inscrit plus dans l'éphémère que dans un effort de continuité. Le blogue suscite l'intérêt au moment de sa création. On est enthousiaste à l'idée d'en créer un pour partager les souvenirs d'un bon moment entre amis en y mettant des photos et des commentaires, puis il tombe très rapidement en désuétude. On ne l'alimente plus, le contenu reste à peu de choses près le même, car le jeune ne trouve plus le temps ni l'intérêt de le modifier. Les amis sont venus le visiter, y ont parfois laissé un commentaire d'appréciation. Ils sont retournés le voir une fois ou deux et, constatant qu'il n'avait pas changé, ils ne sont plus revenus. Alors le propriétaire du blogue va, lui aussi, le délaisser. Très rares sont les jeunes qui ont dépassé ce stade. Il arrive parfois qu'un jeune s'y soit investi davantage. La mise à jour de son blogue est vue cependant comme une tâche beaucoup trop exigeante. Alors, quand le plaisir n'y est plus, on ferme boutique. Comme bon nombre de ses camarades, Francis (sec. V) voit l'entretien d'un blogue comme « *beaucoup trop exigeant* ». Et même si ses amis ont insisté pour qu'il crée son propre blogue, il trouve cela trop fastidieux et se dit « *bien trop paresseux pour s'occuper d'un blogue* ».

3.3.2. Le téléchargement

Le téléchargement sur Internet est très populaire auprès de tous les adolescents, et on constate en outre d'intéressantes variations selon le sexe, l'âge et le type de document téléchargé. On ne sera pas surpris d'apprendre que c'est le téléchargement de musique qui est le plus populaire, tant chez les garçons que chez les filles, avec six (6) jeunes sur dix (10) qui affirment en télécharger souvent ou très souvent. Cette proportion augmente sensiblement avec l'âge : de 50 % pour les 13 ans et moins à 67 % pour les jeunes à partir de 16 ans.

Les adolescents font preuve d'une cohérence certaine entre leurs usages en matière de téléchargement et leur perception de sa légitimité : en effet, 60 % se sont déclarés plutôt ou tout à fait d'accord avec l'énoncé suivant : « Chacun doit décider s'il veut ou non télécharger de la musique illégale sur Internet. »

Les données des entretiens viennent confirmer la complexité de cette problématique. Lors de notre enquête en 2000, les jeunes se montraient dans leur quasi-totalité étrangers à toute réflexion entourant la question du téléchargement illégal et de ses conséquences sur le droit d'auteur. En 2006, la situation est fort différente. Les adolescents que nous avons rencontrés, même parmi les plus jeunes, sont désormais au fait que le téléchargement de musique au moyen de logiciels de partage de fichiers (*peer to peer*) pose un certain nombre de problèmes et que cette situation suscite des débats dans la société. Ils sont conscients que, lorsqu'ils téléchargent de la musique sans en payer les droits, ils privent les compagnies de disques de revenus. Ils savent aussi que cette situation peut avoir des répercussions sur les revenus des artistes dont ils téléchargent gratuitement les œuvres musicales.

Le fait d'être au courant de cette réalité ne les conduit toutefois pas à adopter une position commune, bien au contraire. Quand on engage avec eux la conversation sur cet aspect litigieux de l'usage d'Internet, on se trouve confronté à un vaste registre de prises de positions qui va d'une condamnation totale du piratage (qui s'accompagne alors d'un refus de céder à ces pratiques jugées illégales – mais il s'agit là d'une très petite minorité de jeunes), à la défense du droit inaliénable des internautes de s'approprier tout ce qui se trouve sur le Net (bien qu'importante, cette position demeure minoritaire), en passant par un raisonnement mitoyen où

le piratage est considéré comme acceptable s'il est limité à un usage personnel (ce qui est la position du plus grand nombre).

C'est ainsi que Nicolas (sec. V) ne considère pas le téléchargement comme du piratage. Pour lui, la musique, les films, les jeux et les logiciels sont accessibles, et il compte bien en profiter. Il a d'abord utilisé Kazaa pour faire ses téléchargements, mais il est passé à eMule à cause du grand nombre de virus que véhiculait Kazaa, et maintenant, il vient de passer à BitTorrent. Rien ne saurait le convaincre d'arrêter ses tentatives de se procurer gratuitement tout ce qu'il est possible d'obtenir sur le Net. Nathalie (sec. III) est aussi d'avis que le téléchargement est une bonne chose : « *Moi, je trouve correct de le faire, on a le droit quand même. Quand tu télécharges des chansons, c'est pas mal moins cher et tu en as autant que tu en veux. Quand tu t'achètes un CD, tu n'as qu'un seul artiste. Moi je trouve que c'est mieux ainsi. Moi je dirais que c'est correct. C'est sûr qu'il y en a qui perdent de l'argent, mais ils se remplissent quand même les poches, c'est ce que je me dis dans le fond.* » Il en va de même pour Karina (sec. III) pour qui le coût élevé des CD justifie pleinement le téléchargement : « *Moi je ne paierais jamais un dollar pour avoir une chanson ! Je ne regarde que mes avantages, ce n'est pas moi qui perds de l'argent. Mais ils ne peuvent pas nous empêcher de le faire ! Et je ne vais pas payer 20 $ pour avoir un CD qui a dix chansons dedans qui ne m'intéressent pas toutes.* » Elle est consciente que le téléchargement peut nuire aux artistes, mais comme ses chanteurs préférés sont très populaires, elle ne s'en inquiète pas vraiment.

D'autres, qui considèrent également que les internautes sont dans leur droit lorsqu'ils téléchargent la musique disponible sur le Net, estiment toutefois qu'il faut faire preuve d'une certaine retenue et éviter de tout télécharger systématiquement. Une ou deux chansons du même artiste, c'et encore acceptable, mais tout un album, là on dépasserait les bornes. Et puis, selon eux, quand on télécharge des extraits d'un CD, et qu'on aime ce qu'on écoute, cela incite à acheter l'album. Le téléchargement représente en outre, selon eux, une excellente façon pour les artistes de se faire connaître. Les jeunes qui adoptent ce point de vue ne voient pas le téléchargement comme du piratage, mais plutôt comme un outil promotionnel au service des artistes. Ainsi, Laure (sec. V) dit qu'elle n'est pas très d'accord pour le téléchargement d'un CD au complet, mais qu'une chanson, c'est acceptable : « *Parce que, si c'est bon, peut-être que je vais acheter le CD. Quelques fois tu n'as pas l'argent pour aller l'acheter, parfois tu veux juste*

entendre (des extraits)*pour ne pas acheter et être déçu après, et te dire : "Ah ! J'ai dépensé mon argent pour quelque chose que je n'aime pas". »* Kiet (sec. III) : « *Le téléchargement, si c'est pour un usage personnel, ça ne me dérange pas trop. Si c'est pour faire semblant que c'est des versions originales et en vendre, ça, je trouve que c'est niaiseux. Si c'est pour l'usage personnel… je ne vais pas télécharger des choses et les donner à mes amis.* » Élise (sec. III), qui semblait un peu ambivalente lorsqu'elle a commencé à parler de sa position sur la légalité ou non du transfert de musique, penche aussi pour le téléchargement « raisonnable » : « *Je ne sais pas, ça ne me dérange pas vraiment. Trop télécharger : c'est sûr que plus tu es populaire, plus ta musique sera téléchargée. Je trouve méchant, de la part de certains chanteurs, de mettre des virus sur leurs chansons si elles sont téléchargées. Tu vas avoir un virus. Bien sûr, c'est pour les droits d'auteur que c'est dommage, mais sûrement qu'eux aussi en font, donc… ils ne sont pas blancs non plus, c'est sûr qu'eux aussi veulent une chanson. C'est parce que, parfois, tu veux une chanson, mais payer un dollar, deux dollars pour avoir une chanson, c'est quand même cher, parce qu'une chanson tu ne vas peut-être pas l'utiliser toute ta vie.* »

À l'opposé, Amanda (sec. III) juge sévèrement le téléchargement. Elle dit qu'elle en faisait auparavant mais qu'elle a cessé : « *Avant, on avait un site pour avoir de la musique, mais ma sœur et moi, on s'est dit que ça ne se fait pas d'aller voler la musique des artistes. Maintenant, on a de la compassion pour les artistes qui travaillent fort, alors on a arrêté. Mais par exemple, on a le lecteur Windows Media Player, ça tu fais juste aller sur le site pour écouter de la musique, sans la prendre.* » Brigitte (sec. V) estime qu'il est important de faire une distinction entre l'impact du piratage chez les artistes qui gagnent beaucoup d'argent (eux sont peu affectés par les pertes de revenus liées au piratage), et les artistes d'ici qui peinent à gagner leur vie et qui font les frais du téléchargement illégal : « *C'est sûr qu'il y a des artistes qui sont vraiment millionnaires, mais les artistes québécois… c'est surtout pour les artistes québécois que je fais attention. Ils n'ont peut-être pas tant d'argent que ça, ils travaillent fort pour faire ça.* » Cette opinion est partagée par Mathilde (sec. V), qui déclare : « *Je sais que les artistes font plein d'annonces qui disent "Encouragez les artistes Québécois ! Ne téléchargez pas leur musique." Je sais qu'au Québec, ils ont plus de difficultés à percer, il y en a qui ne vivent pas de leurs albums. Je ne vais pas prendre leur musique.* » *Cependant,* elle n'a aucun scrupule à télécharger les chansons d'artistes multimillionnaires américains *:* « *Pour eux,* affirme-t-elle, *ça ne dérange rien.* »

S'il est un élément concernant le téléchargement illégal, qui fait consensus parmi tous les jeunes, c'est le risque réel qu'on encourt de voir son ordinateur être contaminé par les virus qui se trouvent en abondance sur les sites de partage de fichiers. Nombreux sont les adolescents qui hésitent à télécharger pour cette raison. Autre point sur lequel semblent s'entendre bon nombre d'adolescents, c'est celui de la condamnation du piratage des logiciels. En effet, beaucoup ont dit que de tous les comportements condamnables, le pire est celui du téléchargement de logiciels. Ils y voient clairement une forme de vol qui doit être résolument condamné. Certains se disent choqués de savoir que d'autres internautes se procurent gratuitement des logiciels que leurs parents ou eux-mêmes ont dû acheter à prix fort. « *Bien, je ne sais pas, je trouve que ce n'est pas correct. Moi, j'ai payé pour tout ce que j'ai, ça peut coûter jusqu'à 100, 200 dollars, ça peut coûter vraiment cher, et eux, ils le prennent sans payer, je trouve que ce n'est pas correct.* » Élise (sec. III) Il semble que ces jeunes associent davantage le développement de logiciels et leur commercialisation à celui d'un travail qui doit être rémunéré, ce qui serait moins le cas de la production musicale.

Si le téléchargement de la musique est une activité importante dans l'usage que les jeunes font d'Internet, le téléchargement de vidéoclips, d'émissions de télévision et de films est beaucoup moins répandu (trois (3) participants sur dix (10) déclarent en télécharger souvent ou très souvent) et cela est davantage apprécié des garçons, soit quatre (4) sur dix (10). Tout comme dans le cas du téléchargement de musique, les adolescents plus âgés sont davantage actifs dans ce domaine. Au contraire de la musique, les jeunes ne parlent pas spontanément du téléchargement de films ou d'émissions de télévision. Le phénomène semble toutefois en pleine expansion avec la très grande popularité de sites comme YouTube. Bien que ce type de site ne permette pas le téléchargement mais seulement le placement de ses extraits vidéo et le visionnement de ce que les autres internautes y ont déposé, on peut penser que l'engouement pour ce nouveau phénomène va stimuler grandement l'intérêt pour les échanges de films et de vidéos sur Internet et que, d'ici peu, la situation sera tout autre. D'ailleurs, l'industrie de la télévision et du film a commencé à réagir à cette évolution en proposant des solutions pour faciliter l'accès de ses contenus aux internautes. On sent une volonté de l'industrie d'éviter qu'il ne lui arrive ce qui s'est produit pour l'industrie du disque, qui avait réagi trop tard pour contrer le téléchargement illégal. Des annonces récentes, comme celle de la création chez nous, le mois

dernier, d'une version québécoise du site YouTube par le groupe Quebecor en est la preuve éloquente.

À côté de la musique, des films et des émissions de télévision, certains jeunes s'adonnent aussi au téléchargement de jeux vidéo sur Internet. Quand on sait l'engouement des garçons pour les jeux, on ne sera pas surpris de voir que la présence féminine est plus discrète dans ce domaine d'activités, seules 10 % d'entre elles affirment en télécharger souvent ou très souvent, contre 30 % chez les garçons. Par contre, nous notons ici une diminution de l'intérêt avec l'âge : de 44 % en moyenne chez les plus jeunes à 34 % pour les plus âgés.

3.3.3. Des usages d'Internet plus marginaux

Quant aux autres utilisations d'Internet, par exemple l'écoute de la radio en ligne ou la participation à des concours et à des sondages, elles demeurent peu exploitées et peu populaires. Le commerce électronique, bien qu'il soit en pleine expansion, ne les touche pas encore : moins de 3 % des jeunes ont déclaré faire régulièrement des achats en ligne. Cela s'explique naturellement aussi par le fait que les adolescents ne disposent pas de carte de crédit.

Bien que 47 % des participants disent avoir une webcam à la maison, moins de la moitié d'entre eux, soit 20 %, affirment l'utiliser souvent ou très souvent. Les filles sont davantage portées à l'utiliser, et cette tendance diminue avec l'âge. Enfin, les logiciels de téléphonie de type Skype, qui ont fait leur apparition depuis quelques temps, sont très peu connus des jeunes : neuf (9) sur dix (10) disent ne jamais en avoir utilisé ou rarement, peu importe l'âge ou le sexe.

4. INTERNET ET LES AUTRES MÉDIAS

4.1. DES PRATIQUES MÉDIATIQUES ENTREMÊLÉES

Internet est un environnement extensif qui permet d'effectuer plusieurs autres activités simultanément. Les jeunes Québécois en profitent d'ailleurs largement : de la musique au téléphone, en passant par l'écoute de la télévision, les sources s'accumulent sans s'éclipser. Dans

notre enquête, nous nous sommes penchés non pas sur la consommation intrinsèque des autres médias mais sur la consommation simultanée de ceux-ci avec Internet.

Plus de 90 % des jeunes interrogés déclarent écouter de la musique souvent, très souvent ou à l'occasion pendant qu'ils sont sur Internet. Cette habitude augmente avec l'âge (96 % des participants de seize ans et plus) ; elle est plus régulière chez les filles que chez les garçons.

Ils sont aussi très nombreux à parler au téléphone tout en naviguant sur la Toile : 68 % des jeunes disent le faire régulièrement, les filles étant encore une fois majoritaires : 61 % d'entre elles disent le faire souvent ou très souvent, contre 33 % chez les garçons. Il n'y a pas de différence notable selon l'âge, mais l'utilisation d'un cellulaire semble, pour l'instant, plus ancrée en ville qu'en région.

L'écoute parallèle d'émissions de télévision ou de films (VHS-DVD) est un peu moins présente, mais plus de 58 % des jeunes affirment pouvoir à l'occasion (20 %), souvent ou très souvent (38 %) suivre ce qui se passe sur l'écran de la télévision tout en utilisant Internet.

La lecture est une pratique plus rarement combinée à celle d'Internet : seulement trois (3) participants sur dix (10) déclarent lire un livre, un magazine ou un journal tout en utilisant Internet. Cette activité semble plus habituelle chez les filles (38 %) que chez les garçons (24 %), et l'âge n'a aucune incidence notable sur cette relation entre lecture et Internet.

4.2. LE TÉLÉPHONE CELLULAIRE

Les données de la présente enquête révèlent que presque six (6) participants sur dix (10) disent utiliser un téléphone cellulaire et que son usage est plus répandu en ville qu'en région, parmi les adolescents plus âgés et les filles. Toutefois, seuls quatre (4) adolescents sur dix (10) (surtout parmi les plus âgés vivant à Montréal) possèdent leur propre appareil. Bien que la comparaison avec les données européennes ne fasse pas l'objet du présent rapport, il faut souligner que l'utilisation du téléphone cellulaire est la variable où le Québec se démarque le plus de la situation qui prévaut globalement en Europe. En France, par exemple, neuf (9) adolescents sur dix (10) en utilisent un régulièrement et huit (8) jeunes sur dix (10) possèdent leur propre téléphone.

Le téléphone cellulaire ne connaît donc pas actuellement au Québec le même engouement auprès des jeunes que c'est le cas en Europe. Il faut dire qu'au Québec, le faible coût d'utilisation du téléphone résidentiel rend moins attrayant le passage au cellulaire. Le cellulaire est ainsi encore considéré par plusieurs adolescents québécois comme un objet de luxe dont l'utilité réelle, en regard des coûts jugés élevés qu'il engendre, est encore loin d'être ressentie. On comprendra toutefois que la situation pourrait changer rapidement. Les campagnes publicitaires ciblées très agressives menées auprès des jeunes, doublées du phénomène de la déréglementation en cours dans l'industrie de la téléphonie au Canada et au Québec, qui vise notamment à favoriser davantage de concurrence en vue d'une plus grande expansion des services cellulaires à travers le pays, pourraient changer totalement la donne.

Les résultats de l'enquête de 2006 reflètent une situation où ce changement de cap ne s'est pas encore opéré, mais les bouleversements prévisibles dans ce secteur de l'économie des télécommunications au Canada pourraient rendre nos données rapidement obsolètes. Tout porte à croire que les choses vont changer et que le cellulaire va gagner en popularité. Certains jeunes que nous avons rencontrés partagent cette impression : « *Je dis que ça va exploser. Là, on vient de mettre un appareil photo dessus. Dans le futur, ça va peut-être devenir, comme plusieurs imaginaient, des vidéophones. On va pouvoir se voir sur les portables.* » Francis (sec. V) Beatrix (sec. III) croit aussi que la convergence technologique va rendre les cellulaires de plus en plus populaires auprès de tous : « *Moi je pense que bientôt le cellulaire, ça va devenir une espèce de milieu avec tout : la télé, téléphone, courriel... comme un Blackberry dans le fond, tout ça dans un petit appareil.* »

L'utilisation la plus répandue du téléphone cellulaire parmi les trois quarts des adolescents québécois interrogés qui s'en servent demeure... celle qui consiste à téléphoner. L'usage de la fonction « textes » (SMS) si populaire en Europe – et plus importante là-bas que les appels vocaux – reste encore minoritaire au Québec : alors que, par exemple, 90 % des jeunes Français déclarent utiliser ce moyen, ils ne sont que 22 % au Québec à recourir aux messages textes (SMS), souvent ou très souvent, et 61 %, toujours au Québec, ont répondu « jamais ou rarement » à cette question. Parmi ceux-là, les plus âgés (32 % en sec. V), les filles (25 %) plus que les garçons (17 %) et les citadins (deux fois plus qu'en région) sont significativement plus nombreux à utiliser les SMS.

Quant aux autres utilisations, elles sont encore plus marginales. Les jeux sur le cellulaire sont utilisés par trois (3) jeunes sur dix (10), autant par les garçons que par les filles, mais surtout par les plus jeunes d'entre eux. La prise et l'envoi de photos, le transfert de documents et l'accès à Internet à partir du cellulaire sont des utilisations très peu répandues. Ici encore, gardons à l'esprit que ces usages sont appelés à évoluer rapidement, compte tenu des nouvelles capacités technologiques de la téléphonie cellulaire.

Les coûts relatifs à l'utilisation du cellulaire sont le plus souvent acquittés par les parents. Par contre, plus l'enfant vieillit, plus la charge d'en assumer les frais lui revient.

Nos entretiens nous conduisent à constater que, parmi les adolescents qui ne possèdent pas de cellulaire, la plupart ne s'intéressent pas réellement à cette technologie. Lorsqu'on leur demande s'ils désireraient en posséder un, ils répondent à peu près tous par la négative : « *Pas vraiment, je pense que je ne m'en servirais pas beaucoup. Je n'en ai jamais vraiment eu besoin. Quand j'ai besoin d'un téléphone, de toute façon il y a des téléphones publics.* » (Rachid (sec. V) Renaud (sec. I) exprime le point de vue de plusieurs : « *Quand tu es jeune, je pense que ce n'est pas tellement utile. Ça va mieux quand tu arrives sur le marché du travail. Mais quand tu es jeune, moi je trouve qu'un cellulaire, c'est pas nécessaire.* » De même Noémie (sec. I), qui n'en voit pas du tout l'utilité : « *Je n'en veux pas. C'est inutile à douze ans. Je trouve ça complètement inutile.* »

Le cas de Paola (sec. I) est intéressant. Originaire du Brésil, sa famille a émigré au Québec depuis peu. Paola explique qu'à l'instar de beaucoup de jeunes Brésiliens, elle possédait un cellulaire quand elle était dans son pays d'origine, mais qu'ici, elle n'en voit plus vraiment l'utilité : « *Non. Quand j'habitais au Brésil j'en avais, parce que tout le monde en a besoin, parce que tu peux appeler tes parents. Ici, j'en ai pas besoin.* » Lorsqu'on lui signale qu'ici aussi il y a quand même beaucoup de jeunes qui en possèdent un, elle fait remarquer qu'ici, ce n'est vraiment pas nécessaire : « *Oui, mais ils n'en ont pas besoin.* »

Tous ne sont toutefois pas d'avis que le cellulaire est inutile. Nombreux sont ceux qui lui reconnaissent au contraire une certaine utilité, surtout dans les situations d'urgence ou pour informer leurs parents ; il sert alors surtout à dire où on se trouve et avec qui on est et où on s'en va. Le cellulaire a donc souvent comme principal usage de prévenir les parents de ses

déplacements, et ceux-ci se montrent d'ailleurs bien disposés à laisser à leurs enfants leur propre cellulaire pour rester en contacts avec eux.

Francis (sec. V), qui possède un cellulaire offert par son père, exprime bien ce point de vue qui est partagé par de très nombreux jeunes : « *On va l'utiliser des fois si on est mal pris, s'il y a quelqu'un qu'il faut joindre, par exemple, si on se donne un rendez-vous et si on ne se voit pas au rendez-vous, on va pouvoir se contacter. Comme ça, si je sors et qu'il y a quelque chose d'important, ils vont pouvoir me joindre.* » Mais Francis n'envoie jamais de messages SMS (messages textes) *:* « *C'est juste que je n'aime vraiment pas ça. C'est long à écrire, et puis ce n'est pas vraiment utile. Si on a un téléphone cellulaire, c'est pour parler !* » Quand on demande à Véro (sec. V), qui n'a pas de cellulaire, si elle souhaiterait en posséder un, elle répond spontanément : « *Non pas vraiment, si j'en ai besoin, c'est mes parents qui me le prêtent.* » Et elle croit que la plupart des enfants et des adolescents qui en ont un n'en ont pas réellement besoin.

Laure (sec. V) possède quant à elle son propre cellulaire, acheté par sa mère, qui sert dans les situations d'urgence. Elle estime en faire un usage modéré : « *Je ne fais pas tant d'appels que ça sur le cellulaire. Je reçois parfois des appels, mais pas tant que ça. Si les téléphones à la maison sont pris, je peux utiliser mon téléphone portable pour appeler [...] il est dans mon sac tout le temps, mais je ne suis pas une accro du téléphone cellulaire* ». Par rapport aux autres filles de son âge, qui possèdent aussi un cellulaire, Laure considère l'utiliser moins qu'elles. Elle le laisse souvent éteint et prend ses messages plus tard, alors que d'autres le laissent constamment allumé, malgré les règlements de l'école. Elle reconnaît parler très longtemps au téléphone fixe, mais beaucoup moins au cellulaire, même si elle peut à l'occasion y parler longtemps.

Plusieurs jeunes ont aussi évoqué le fait que le cellulaire pouvait représenter un danger (au volant d'une voiture) ou être une source de dérangement (dans les lieux publics). Laure (sec. V), qui partage un cellulaire avec son père et l'utilise beaucoup pour parler avec ses amis, sa famille et s'en sert aussi en cas d'urgence, pense qu'il n'est pas très prudent de conduire en parlant au téléphone. Elle n'aime pas non plus que les gens se servent de leur cellulaire pour se faire valoir aux yeux des autres, en tenant des conversations en public.

Ce cellulaire qui dérange est souvent évoqué par les jeunes, et il est aussi vu comme un moyen de vouloir se faire remarquer. Mathilde (sec. V), qui utilise à l'occasion le cellulaire de sa mère, reconnaît que ça peut être utile à l'occasion, mais que trop souvent, le cellulaire sert surtout aux jeunes à se « donner un genre » : « *Il y en a que c'est juste pour le* look. *Ils disent (regarde-moi)... j'ai un cellulaire.* » De même pour Nathalie (sec. III), qui explique qu'il y a, associée au cellulaire, une question d'image très importante aux yeux de plusieurs adolescents, mais que pour sa part, elle n'adhère pas à cela : « *Ce n'est pas que je n'en veuille pas, c'est plutôt que je n'en ai pas vraiment besoin. Il y a des cabines téléphoniques... et si j'avais un téléphone portable, c'est moi qui le paierais. Si mes parents devaient payer six cellulaires chez nous, ce serait un peu cher ! Presque tous mes amis en ont un, mais je considère que c'est un peu inutile. Les jeunes veulent des téléphones portables simplement pour le* look *et en fait, ils ne l'utilisent souvent presque pas.* »

Parmi les jeunes que nous avons rencontrés – surtout des filles – on retrouve quand même quelques mordus du cellulaire. Pour ces jeunes, il ne fait pas de doute que, dans leur majorité, les adolescents désirent posséder un cellulaire et souhaitent s'en servir le plus souvent, car pouvoir être joint en tout temps est indispensable quand on est jeune. Claire (sec. V) : « *Oui, je m'en sers beaucoup...je suis une fille !* » et elle avoue du même coup envoyer et recevoir beaucoup de SMS. De même pour Élise (sec. III), qui considère même que le fait de ne pas avoir de cellulaire constitue un handicap : « *C'est presque dérangeant ceux qui n'en ont pas. Quand la personne n'en a pas, tu ne peux pas la joindre si tu es en retard. Alors que si la personne en a un, tu tapes : "Excuse, je suis un peu en retard, mais je m'en viens".* » Pour Élise, on doit pouvoir joindre les gens et être joint en tout temps.

Finalement, les jeunes semblent peu attirés par les nouvelles fonctions qu'offrent les cellulaires de la dernière génération (photographies numériques, MP3, vidéo, accès Internet), comme le résume Véro (sec. V) : « *Je trouve ça un peu poussé ; si tu veux écouter de la musique, achète-toi un lecteur MP3.* »

4.3. LES JEUX VIDÉO

4.3.1. Toujours une affaire de garçons, bien que…

On ne sera pas surpris d'apprendre que les jeux vidéo, en ligne ou non, sont une activité très populaire auprès des jeunes : globalement, près de 80 % des participants déclarent s'y adonner. On ne sera pas surpris non plus d'apprendre que les garçons ont un intérêt très prononcé pour les jeux : plus de 95 % confirment jouer à des jeux vidéo, que ce soit sur console, sur CD-Rom ou sur Internet. Cet intérêt déborde aussi largement la pratique du jeu lui-même, elle s'étend à tout ce qui englobe l'univers des jeux vidéo : visites de sites Internet des compagnies qui fabriquent les jeux afin de se tenir au courant des nouveautés et de télécharger les mises à jour, mais aussi visites assidues des innombrables sites Web et des forums que mettent en ligne les passionnés de jeux partout sur la Toile. Lors des entretiens, nombreux sont les garçons qui ont d'ailleurs parlé de leur engouement pour les jeux vidéo comme d'une véritable passion.

Il va sans dire que les jeunes sont aussi très au fait que cette passion pour les jeux vidéo est avant tout l'affaire des garçons, surtout durant les premières années du secondaire. Pour les garçons qui appartiennent à cette véritable « tribu des *gamers* », l'attirance pour les jeux est tellement forte qu'elle parvient même à éclipser l'intérêt envers les autres sphères du divertissement et qu'elle régit et conditionne bon nombre d'interactions avec les pairs. Comme l'exprime si bien Mathilde (sec. V) : « *Les gars, d'habitude, il y en a dans la classe, en sec. V, qui vont encore jouer, mais moins qu'avant. Mais, il y a parfois des gars pour qui les jeux vidéo c'est vraiment une tranche de leur vie. Je pense que de la sixième année (du primaire) jusqu'à qu'en sec. II, il y en a pour qui c'est vraiment leur vie, les jeux vidéo. Et quand tu parles avec eux, ils disent : "Ah oui ! J'ai fait toute la cassette Zelda, j'ai fait toute la cassette Donky Kong ! Je ne sais pas, il y en a, c'est vraiment…*»

Si notre enquête vient confirmer l'immense intérêt des garçons pour les jeux vidéo – phénomène d'ailleurs bien décrit dans les études qui s'intéressent aux pratiques médiatiques des jeunes, sujet aussi bien connu des adultes (tout au moins de ceux qui ont un adolescent à la maison…) – elle constate par ailleurs l'intérêt non négligeable des filles : 66 % déclarent en effet jouer aussi à des jeux vidéos.

On trouve d'ailleurs de véritables passionnées du côté des filles. C'est le cas de Nadia (sec. I), qui se décrit comme une « *véritable mordue des jeux* ». Elle possède quatre Game Boy, elle joue à des jeux en ligne, de même qu'à d'autres jeux installés sur l'ordinateur à la maison. Elle affirme aussi participer, à l'occasion, à des forums en ligne de jeunes intéressés par les mêmes jeux qu'elle. Léa (sec. III) explique, de son côté, « *qu'elle se passionne actuellement pour le jeu Les Sims*[10] », tout comme Mathilde (sec. V), qui dit avoir eu, elle aussi, « *une période intense de jeux avec Les Sims* ». Il ressort d'ailleurs de nos entretiens que les filles ont une préférence marquée pour le type de jeux centré sur la dimension relationnelle des interactions entre les personnages d'un jeu vidéo. De leur côté, les garçons sont davantage attirés par les jeux d'action, de combats ou les jeux de rôle : « *Moi, ordinairement, je joue un peu à tout. Je sais qu'il y a des filles qui jouent plus à Sims, des trucs comme ça ; les gars aiment beaucoup les jeux de bagarres, d'action où il faut tirer… des choses comme ça.* » Nadia (sec. I)

Ce constat de l'intérêt d'un pourcentage important de filles envers les jeux vidéo pourrait laisser croire que le fossé entre garçons et filles à propos des jeux est en voie de se combler. Cette impression est toutefois tempérée par une première différence importante entre les filles et les garçons concernant les jeux : celle de la fréquence d'utilisation. Dans notre enquête, les filles déclarent jouer plutôt à l'occasion, alors que les garçons affirment jouer souvent ou très souvent. Une seconde différence concerne leur rapport aux jeux vidéo en ligne. Alors que 42 % des garçons déclarent se brancher souvent ou très souvent à Internet pour jouer à des jeux vidéo en ligne, seulement 9 % des filles disent en faire autant. Le fait qu'un nombre significatif de filles montrent de l'intérêt pour les jeux vidéo ne doit pas faire perdre de vue le fait que plusieurs adolescentes disent n'avoir aucun intérêt – et n'en n'avoir d'ailleurs jamais eu –, phénomène beaucoup plus rare chez les garçons.

---

[10] Les Sims est un jeu de simulation qui permet au joueur de gérer la vie complète d'une famille de personnages fictifs : http://lessims.fr/mysims/

4.3.2. L'attirance pour les mondes virtuels persistants

Dans nos discussions avec les jeunes qui se passionnent pour les jeux, nous avons pu constater une attirance de plus en plus grande pour les jeux vidéo de simulation et les jeux de rôle, dont certains se jouent sur Internet à plusieurs joueurs en même temps (MMOG[11]). Comme pour les jeux conventionnels, ils s'y adonnent d'abord pour effectuer une quête, amasser des points qui permettent de jouer plus longtemps et de changer de niveau pour accéder à des degrés de difficulté plus élevés, vaincre des ennemis, tuer des monstres, construire des habitations, lever des armées, gérer la vie d'une famille fictive, etc. Avec les jeux vidéo de rôle et de simulation de dernière génération, particulièrement ceux qui se jouent sur Internet, on constate que le plaisir de jouer prend une toute nouvelle dimension. Ce que les jeunes aiment de ces jeux, c'est qu'ils les invitent à participer à des communautés de joueurs qui partagent la même passion pour ces mondes virtuels persistants. Ces nouveaux espaces leur fournissent l'occasion de tisser de nouveaux liens et de développer un sentiment d'appartenance à la confrérie des joueurs, soit par des interactions en ligne – par avatars interposés –, soit au moyen de forums sur le Net, ou encore par des échanges de courriels ou sur MSN Messenger.

Ces nouveaux mondes virtuels persistants apparaissent ainsi comme de nouveaux lieux de socialisation que les jeunes se plaisent à explorer et à investir. Francis (sec. V) explique que jouer en ligne en même temps que beaucoup d'autres joueurs et construire ensemble ces mondes virtuels, c'est maintenant ce qui l'attire le plus dans les jeux vidéo. Ces types de jeux lui permettent de se faire de nouveaux amis et d'interagir avec eux, même s'ils sont très éloignés de son « monde à lui » : « *Oui, j'ai beaucoup d'amis français, parce qu'on avait travaillé, moi et mes amis, à la production d'un jeu qui s'appelle Dragonsoul.fr. Puis c'est ça, on a travaillé avec beaucoup de Français... on s'est comme liés et on se parle quand même un peu... assez souvent.* »

---

[11] MMOG, de l'anglais *Massively Multiplayer Online Game*. Il s'agit de jeux vidéo sur Internet, où plusieurs joueurs jouent simultanément. Les univers virtuels dans lesquels évoluent les personnages (avatars) des joueurs sont des mondes dits persistants, car ils existent en permanence, que les joueurs soient connectés ou non. Ces mondes virtuels persistants évoluent et se transforment sous l'action conjuguée des avatars qui les habitent.

5. INTERNET : LA QUESTION DU CONTRÔLE

Plus des trois-quarts des jeunes qui ont participé à l'enquête nous disent qu'à la maison, leurs parents utilisent eux-mêmes Internet souvent, très souvent ou de façon occasionnelle. Cependant, les plus grands utilisateurs demeurent de loin les enfants : ils sont plus de six (6) jeunes sur dix (10) à affirmer être ceux qui se servent le plus d'Internet au foyer ; seulement 4 % déclarent le contraire ; et un tiers évaluent que leurs parents utilisent Internet autant qu'eux. Cette proportion est plus élevée qu'en 2000[12], où elle n'était que d'à peine le quart.

Par contre, même si les jeunes disent que leurs parents utilisent maintenant davantage Internet à la maison, il reste qu'Internet est rarement un sujet de conversation à la maison : neuf (9) sur dix (10) n'en parlent qu'occasionnellement, rarement ou jamais. Il ne reste qu'un maigre 10 % de jeunes pour qui il s'agit d'un sujet abordé souvent ou très souvent en famille. Les plus âgés et les filles sont les groupes les plus susceptibles de parler occasionnellement d'Internet avec leurs parents.

Si les jeunes parlent peu de ce qu'ils font sur Internet avec leurs parents, ils sont très nombreux à l'utiliser seuls : 86 % des jeunes ne naviguent jamais ou naviguent rarement sur Internet en compagnie d'un parent ; ils sont un peu plus de 13 % à surfer souvent ou très souvent sur la Toile avec un parent. Si on ne constate pas de différence entre les garçons et les filles, on peut tout de même noter que les plus jeunes sont plus nombreux à utiliser Internet avec un parent.

5.1. LE CONTRÔLE PARENTAL

5.1.1. Généralement, assez peu de contrôle

Les parents contrôlent peu l'utilisation que font leurs jeunes d'Internet à la maison, et plus leurs enfants vieillissent, moins ils leur imposent de règles ou leur fixent de contraintes. Les jeunes disent qu'un quart des parents veulent savoir ce qu'ils font sur Internet, mais à peine 13 % des

---

[12] PIETTE, J., C.-M. PONS, L. GIROUX et F. MILLERAND (2001), p. 94.

adolescents affirment que leurs parents contrôlent réellement ce qu'ils y font, et cela s'applique surtout dans le cas des plus jeunes.

Une comparaison avec les données obtenues en 2000 montre d'une part que les parents se sont davantage familiarisés avec Internet et qu'ils seraient plus en mesure aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a cinq ans de mieux comprendre cet univers du Web et de pouvoir discuter de ce sujet avec leurs enfants. En revanche, cette meilleure connaissance du domaine, incluant ses risques éventuels et les prudences de mise, ne semble pas modifier l'exercice d'un contrôle des parents sur les pratiques internautes de leurs enfants.

En effet, même si l'utilisation familiale d'Internet reste surtout l'affaire des enfants, usagers principaux à plus de 60 %, les parents partagent davantage la pratique et la culture d'Internet qu'il y a six ans. Ainsi, les parents semblent plus prêts aujourd'hui à vouloir savoir ce que leurs enfants font sur Internet. En 2000, à ce sujet, seulement 13 % des jeunes interrogés déclaraient que leurs parents voulaient savoir, souvent (10 %) ou très souvent (3 %), ce que leur enfant faisait sur Internet. En 2006, le nombre de réponses à doublé : 27 % des parents cherchent à connaître les activités de l'enfant sur Internet. En outre, cette volonté des parents s'exerce plus clairement auprès des filles (30 %) que des garçons (22 %), alors que cette distinction entre sexes n'existait pas en 2000. On peut supposer qu'une meilleure connaissance générale d'Internet et que la visibilité médiatique des risques potentiels (hypersexualisation, prédation sexuelle, pédophilie par Internet, etc.) aura su conscientiser davantage les parents.

Par contre, il y a une marge importante du côté parental entre le fait de vouloir savoir ce que font leurs enfants sur Internet et le fait d'exercer un réel contrôle sur leur navigation : selon ce que les jeunes disent, si les parents sont presque 27 % à vouloir connaître (souvent ou très souvent) les activités de leurs enfants sur Internet, ils ne sont que 13 % à exercer un contrôle réel ; et si 24 % des parents ne cherchent pas à savoir ce que font leurs jeunes sur le net, ils sont plus de 60 % à n'exercer aucun contrôle.

Au chapitre de la limite de temps alloué pour utiliser Internet, les jeunes déclarent que près des trois quarts des parents n'imposent jamais de restriction de temps ou seulement à l'occasion. Là encore, ces limites de temps sont appliquées davantage chez les plus jeunes, mais même si une

limite de temps leur est imposée, ils disposent tout de même de beaucoup de liberté pour faire ce qu'ils veulent sur Internet pendant le temps qui leur est alloué.

Dans les entretiens, les jeunes expliquent que la règle qui prévaut quant au temps qu'ils peuvent consacrer à utiliser Internet à la maison est celle du « gros bon sens ». Habituellement, n'y a pas de limite clairement énoncée. Les parents n'interviennent que si leurs enfants dépassent un certain seuil d'utilisation, qui varie cependant énormément d'une famille à l'autre. On constate qu'il règne ainsi, dans chaque foyer, un *modus vivendi* qui est en accord avec les autres règles du fonctionnement de la vie familiale. Les jeunes sont au fait de ces règles et les respectent. Certains ont mentionné qu'une dérogation à ces règles peut d'ailleurs entraîner, pendant un certain temps, une privation d'Internet. Mais de manière générale, il semble que le climat est harmonieux et que le temps que les jeunes passent sur Internet ne provoque pas de tensions et de conflits entre les parents et les enfants.

En ce qui concerne maintenant le contrôle par les parents des activités que leurs enfants font sur Internet, notamment la fréquentation de certains sites, les jeunes comprennent que certaines zones du Web leur sont défendues : sites pornographiques, sites racistes, sites aux contenus violents, sites payants, etc. : « *Aller sur des sites pornos évidemment...des affaires comme ça* », mentionne Kiet (sec. III). Cette interdiction relève d'ailleurs de l'implicite, les parents n'ont pas besoin de s'étendre là-dessus, et les jeunes savent à quoi s'en tenir. L'interdiction la plus présente est celle concernant la visite de sites payants ou à caractère sexuel, violent ou raciste. Il existe toutefois des zones plus grises, comme les *Chatrooms* ; certains parents les interdisent parce qu'ils ne veulent pas que leurs jeunes entrent en contact avec des internautes adultes qui leur sont inconnus – s'expriment ici toutes les craintes concernant la menace de la pédophilie sur Internet, qui est très largement médiatisée. Certains parents interdisent aussi à leurs enfants la fréquentation de certains sites de téléchargement en raison des risques de contracter des virus informatiques. Des jeunes ont également dit que leurs parents éprouvaient une certaine méfiance quant à l'utilisation de la messagerie MSN Messenger par leurs enfants, certains voient la porte d'entrée à ce que des inconnus contactent leurs enfants. Pour les adolescents, il s'agit toutefois d'une méconnaissance parentale de ce qu'est vraiment la messagerie instantanée MSN Messenger, que les jeunes utilisateurs considèrent comme étant sans danger, tel qu'on l'a vu plus tôt.

Concernant la question du contrôle parental, les jeunes reconnaissent que les parents ont raison d'être vigilants à l'égard de certains aspects du Net. Les adolescents sont conscients qu'Internet est un lieu qui comporte des risques, et ils comprennent qu'il est de la responsabilité des parents de veiller à la sécurité de leurs enfants, y compris dans le cyberespace : « *Un petit peu, au moins un petit peu, parce qu'il faut que les parents contrôlent, mais c'est sûr que ce n'est pas facile de contrôler ce que les enfants font.* » Claire (sec. V) Toutefois, la très grande majorité des adolescents – surtout les plus âgés – ne souhaitent pas que ce contrôle parental s'exerce sur eux par une surveillance effective de la part des parents. La confiance – et l'exercice de la liberté qui en découle – est primordiale aux yeux des jeunes, et c'est cette relation de confiance qui doit primer sur tout. Pour les adolescents, les parents doivent apprendre à leur faire confiance en évitant de les surveiller. Cette prise de position revient comme un leitmotiv dans nos discussions avec tous les jeunes. Il semble d'ailleurs que les parents sont d'accord avec cette position, car comme on l'a bien vu, peu de parents contrôlent et surveillent réellement ce que font leurs jeunes sur Internet.

Pour les jeunes internautes, il faut que chacun développe son autonomie personnelle et se responsabilise par rapport à son comportement sur Internet. Comme le dit Laure (sec. V) : « *Je sais quoi faire pour ne pas aller (sur des sites pornographiques). Tu ne veux pas y aller, tu ne vas pas y aller. Si tu cherches quelque chose et que tu tombes là-dessus, tu as juste à fermer la fenêtre.* » De même, Rachid (sec. V) dit que les seuls dangers réels d'Internet, ce sont les virus qui peuvent contaminer l'ordinateur. Les autres dangers relèvent du comportement de chacun : « *C'est plus le comportement de la personne qui va créer des dangers. Ce n'est pas Internet lui-même qui est un danger.* » Pour Francis (sec. V), la confiance entre les parents et les enfants doit se construire, non par le contrôle, mais par le dialogue : « *Bien, c'est sûr qu'ils ont raison de s'inquiéter sur certaines affaires. Selon moi, ce qu'ils devraient faire, c'est s'asseoir avec leurs enfants, leur poser des questions, leur demander ce qu'ils font. À un moment donné, ils vont finir par s'y habituer, ça va devenir routinier. Une fois qu'ils vont connaître la chose, ils vont être un peu moins inquiets.* »

Nombreux sont, par ailleurs, les adolescents qui admettent que les plus jeunes doivent faire l'objet d'un encadrement plus serré quant à leur utilisation d'Internet. C'est d'ailleurs toujours à l'égard des plus jeunes que devrait s'exercer davantage de contrôle selon l'avis des plus vieux.

Comme l'exprime très bien Pierre (sec. V) : *Ça dépend si tu abuses… moi, ma sœur (plus jeune), je trouve qu'elle abuse. Elle arrive de l'école, elle va là-dessus et on ne la voit plus. Moi je mettrais des limites ! C'est correct que les parents mettent des limites.* » Et Pierre de s'empresser d'ajouter *: « Oui mais, mais des fois, il y en trop (de limites.)* »

5.1.2. Un contrôle parental plus présent

Si, de manière globale, les parents exercent concrètement très peu de contrôle sur ce que font leurs jeunes sur Internet, ils se font toutefois plus présents à l'égard des jeux vidéo. Le temps passé à jouer est l'objet du contrôle le plus strict, presque la moitié des parents le limitant, peu importe le sexe.

Lors des entretiens, certains jeunes ont décrit ce contrôle parental comme nécessaire, car s'il n'en tenait qu'à eux, ils passeraient beaucoup plus de temps à jouer. Pour certains, l'attirance et le plaisir que procurent les jeux vidéo deviennent si forts que cela les conduit inexorablement à des excès ; ils ne contrôlent plus leur emploi du temps, et ils en arrivent même à compromettre leur réussite scolaire. C'est le cas de Kiet (sec. III), qui n'a maintenant plus le droit de jouer à des jeux vidéo durant l'année scolaire : « *Avant, j'étais un accro des jeux vidéo. Je jouais constamment. Je n'étais pas capable de me concentrer sur une chose à la fois. Je me concentrais sur tout à la fois.* » Maintenant, ses parents ne lui permettent de jouer que durant les vacances d'été. Devant le constat de son incapacité à contrôler son temps passé à jouer à des jeux vidéo, Kiet estime que ses parents avaient raison d'intervenir et de le contraindre à s'arrêter : « *Il était temps…*», avoue-t-il.

Tous les jeunes ne vivent pas de tels d'excès, loin de là, mais plusieurs parlent spontanément du fait que les jeux grugent facilement leur temps libre et disent que leurs parents s'en rendent compte et imposent des limites pour contrer les débordements. C'est le cas de Francis (sec. V), un passionné de jeux vidéo depuis longtemps. Francis peut passer des soirées, voire des nuits entières à jouer seul ou avec ses copains. Il occupe souvent ses week-ends de cette manière : avec ses amis, il joue en réseau ; seul, il joue à des jeux en ligne. Francis précise que son père limite le temps qu'il peut passer à jouer : « *Il aime mieux que je joue quatre heures maximum. Mais des fois, il va me laisser des passe-droits.* »

Si certains parents limitent le temps passé à jouer et, comme on vient de le constater avec Francis, la notion de limite peut être extensive, il arrive aussi aux parents de contrôler le type de jeux vidéo auxquels joue leur enfant. Un peu plus de trois (3) parents sur dix (10) contrôlent ainsi le type de jeu et restreignent le jeu en ligne avec des inconnus. Les plus âgés et les garçons sont encore une fois plus libres, tant au niveau du temps passé que de la nature des jeux fréquentés : « *Mes parents vont vérifier les jeux, ce que c'est. Si ce n'est pas à leur goût, ils vont me demander de leur expliquer ce que c'est. Ils vont juger, et si ce n'est pas assez à leur goût, ils vont me dire : "J'aimerais ça que tu arrêtes de jouer à ça".* » Francis (sec. V) Mais Francis s'empresse d'ajouter que, la plupart du temps, il est assez libre à ce chapitre. De même pour Renaud (sec. I), dont les parents surveillent aussi le type de jeu auquel il joue, d'autant plus que ce sont eux qui en assument les coûts. Ses parents limitent aussi le temps que leur fils passe à jouer, car s'il n'y avait pas de limite, « *je jouerais beaucoup plus souvent et plus longtemps* », dit-il.

5.2. DES JEUNES AVERTIS ET PRUDENTS

En ce qui concerne leur comportement sur Internet, les jeunes Québécois semblent faire une utilisation plutôt sûre d'Internet et naviguer avec une certaine dose de discernement. Plus des trois quarts des jeunes interrogés, garçons et filles confondus, affirment ne jamais, ou rarement, se faire passer pour quelqu'un d'autre sur Internet, et plus ils vieillissent, moins ils y trouvent de l'intérêt. Quand on les interroge sur ce type d'activité, les jeunes disent que ce n'est pas bien méchant, qu'il s'agit d'un jeu et qu'on ne se prend pas vraiment au sérieux quand on se fait passer pour un autre. Beatrix (sec. III) explique qu'il lui arrivait, avec ses amis, de prendre un faux nom lorsqu'elle allait dans les *Chatrooms* : « *Oui, c'est clair, quand j'étais plus jeune, moi et mes amis, on faisait ça. Mais c'était jamais* sexybomb *ou un truc du genre, c'était plus inventer quelque chose de farfelu, plus pour niaiser avec les gens.* »

5.3. LES JEUNES ET LE CONTRÔLE D'INTERNET

En 2006, les participants se montrent assez critiques face à certains contenus disponibles sur Internet et se prononcent majoritairement (plus de 80 %) en faveur d'un plus grand contrôle des sites indésirables (sites à contenus racistes, violents, pornographiques, etc.) ; cette proportion

grimpe à presque à 90 % du côté des filles. Seuls 15 % des jeunes interrogés ne partagent pas cet avis. Comparativement, en 2000, 69 % s'exprimaient en faveur d'un plus grand contrôle des sites indésirables, et le tiers se disait en désaccord à l'idée d'une telle surveillance. On le voit, les jeunes se prononcent massivement en faveur d'un plus grand contrôle du Web, et ils sont nombreux à croire que les moyens de contrôle actuels, soit les logiciels qui interdisent l'accès à certains sites, ne sont pas des outils très appropriés. En fait, quatre (4) sur dix (10) les croient inopérants, la même proportion pense au contraire qu'ils sont plutôt efficaces, et deux (2) participants sur dix (10) n'ont pas d'opinion claire face à cette question. Les plus jeunes qui utilisent régulièrement Internet sont les plus nombreux à croire que ce type de logiciel ne fonctionne pas adéquatement.

6. DES ÉCOLES HORS JEUX

On l'a bien vu précédemment, Internet est maintenant bien implanté dans les foyers des adolescents et ils en sont de fervents utilisateurs : 86% y vont plusieurs fois par semaine et 57% déclarent surfer tous les jours. Cette image contraste fortement avec l'usage à l'école : 39% disent ne jamais utiliser Internet à l'école et si on inclut ceux qui déclarent n'y surfer que quelques fois par mois, ce sont 82% des jeunes pour qui la fréquentation à l'école est marginale ou inexistante, ne laissant que 18% d'usagers réguliers. Il semble donc vrai que, comme on l'entend dire en entrevue, « Internet, c'est à la maison que ça se passe ».

La situation de l'Internet à l'école semble avoir évolué depuis 2000. Bien que les données ne soient pas directement comparables (l'usage des TIC à l'école varie passablement d'une institution à l'autre et nos deux échantillons ne comptaient chacun qu'un nombre restreint d'écoles), on peut croire que la fréquentation d'Internet à sensiblement baissé, du moins dans la perception des jeunes.

En 2000, ce sont 42% qui déclaraient faire un usage régulier d'Internet à l'école. Si on exclut de l'échantillon les écoles qui offraient une concentration TIC, ce chiffre tombe à 28% ce qui demeure plus fort qu'en 2006. Mais c'est au niveau de la nature même de l'usage que le contraste semble le plus frappant : alors qu'aujourd'hui l'usage (marginal, rappelons-le) d'Internet semble se faire autant lors des activités libres que dans les cours, en 2000 l'usage d'Internet dans le

cadre d'un cours semblait nettement plus répandu. Même dans les écoles sans concentration TIC, près de 80% des jeunes se servaient d'Internet au moins à l'occasion dans les cours; en 2006, cette proportion est passée à seulement 32%.

On peut avancer qu'en 2000 une partie de la fréquentation d'Internet à l'école compensait l'absence de branchement domestique, car à cette époque, 43% ne disposaient pas de connexion Internet. On observait d'ailleurs en 2000 une relation entre l'accès à l'Internet à domicile et l'usage à l'école, les jeunes n'ayant pas Internet à la maison étant plus nombreux à l'utiliser régulièrement à l'école. Enfin, 45% des jeunes déclaraient que c'est à l'école qu'ils avaient utilisé Internet pour la première fois. Cette fonction de porte d'accès de l'école s'est épuisée en 2006, puisque la plupart des maisons hébergeant des adolescents disposent dorénavant d'un branchement.

Mais au-delà de l'accessibilité, c'est la place même de l'Internet à l'école qui semble avoir changé. En 2000,14% des jeunes déclaraient découvrir de nouveaux sites grâce à leurs professeurs; en 2006, ils ne sont plus que 5% (parallèlement, alors qu'ils étaient 53% en 2000 à affirmer tenir ce genre d'informations par leurs amis ou frères et soeurs; ils sont plus de 78% aujourd'hui à évoquer cette filière, alors que l'apport parental à ce sujet se maintient autour de 6%). Là encore, on peut constater que les élèves qui n'utilisent pas ou rarement (ou qui n'ont pas ou peu accès à Internet) à la maison ont plus tendance à s'en remettre à leurs professeurs: en 2000 déjà, ils étaient 22% (contre 10% possédant Internet chez eux) à recevoir de l'information souvent ou très souvent de la part de leurs enseignants; en 2006, on retrouve un décalage semblable, plus prononcé : les élèves qui n'ont pas ou rarement l'occasion d'utiliser Internet à la maison sont plus de 15% à découvrir de nouveaux aspects relatifs à Internet par le biais de leurs professeurs, contre moins de 4% possédant ou utilisant régulièrement Internet chez eux.

Autre signe d'un certain déplacement de l'école vers la maison en termes d'activités liées à Internet: en 2000 comme en 2006, quelques 10% des élèves interrogés déclarent utiliser Internet à la maison surtout pour réaliser leurs travaux scolaires. En revanche, en 2000, 48% de ceux-ci affirmaient consacrer surtout leur temps sur Internet au loisir; ils ne sont plus que 27% en 2006. La plupart aujourd'hui confirment, en effet, aller sur Internet autant pour leurs travaux scolaires que pour leurs loisirs (62%); ils n'étaient que 42% en 2000. On constate aussi aujourd'hui que la minorité (18% contre 42% en 2000) qui utilisent régulièrement Internet à l'école le font surtout

pour leur travaux scolaires et beaucoup moins qu'en 2000 pour leur loisir: il y a six ans, 52% des élèves consacraient , à l'école, leur navigation sur Internet pour leurs travaux scolaires mais 15% utilisaient le branchement de l'école pour leur loisir. Aujourd'hui, ils sont plus de 64% à privilégier leurs travaux scolaires sur le Net quand ils sont à l'école, et seulement 8% à utiliser la connexion de l'école pour leurs activités personnelles.

Une constante pourtant dans ce déplacement, qui réside dans la différence entre filles et garçons. En général, aussi bien en 2000 qu'en 2006, les filles déclarent consacrer plus de temps à leurs travaux scolaires sur Internet à la maison que les garçons, plus portés à naviguer pour leur loisir: On observe des variations comparables en 2006, bien que l'écart entre les sexes s'amenuise: Indépendamment du lieu (école ou maison), cette distinction entre filles (plus "studieuses") et garçons (plus "dilettantes") se retrouve aussi au sein même des usages d'Internet dans les murs de l'école. En 2000, elles étaient déjà 57% (48% des garçons) à privilégier leurs travaux scolaires sur Internet; elles sont 68,4% (57% des garçons) à le confirmer en 2006.

Les discussions à ce sujet avec les jeunes nous amènent de plus à constater, voire à conclure que ce n'est pas seulement l'utilisation d'Internet qui s'est peu développée à l'école secondaire, mais bien tout le domaine de l'informatique. Sauf dans le cas des élèves qui suivent des cours facultatifs en informatique – cas rares parmi les jeunes que nous avons rencontrés – c'est un portrait plutôt surprenant qui se dégage quant à l'utilisation de l'ordinateur en classe et à l'intégration des TIC à l'école. Comme le résume Renaud (sec. 1) de manière concise mais combien éloquente : « *À l'école, ils ne sont pas forts sur l'ordi.* » Équipement informatique désuet, connexion Internet lente, accès limité aux postes informatiques et surtout impossibilité – et même le plus souvent interdiction formelle – de s'adonner aux fonctions d'Internet qui plaisent le plus aux adolescents (MSN, jeux, téléchargement, écoute de la musique, impression de documents, etc.), voilà ce qui explique en grande partie pourquoi l'école n'est pas un lieu significatif d'utilisation des TIC pour les jeunes du secondaire. Comme le confirme Paola (sec. 1), aller sur Internet à l'école ne l'intéresse tout simplement pas, car les ordinateurs sont bien trop lents. De même pour Kiet (sec. III) qui ne voit pas l'intérêt de se servir des ordinateurs à l'école, puisqu'il doit payer s'il veut imprimer des documents. « *La salle des ordinateurs n'est pas accueillante,* explique Beatrix (sec. III), *et de toute façon, on impose trop de limites si on veut se servir d'Internet à l'école.* »

Si plusieurs jeunes reconnaissent qu'il est légitime pour l'école d'interdire certains usages d'Internet, car on n'est pas à l'école pour se divertir mais bien pour apprendre, comme le précise Nathalie (sec. III), il n'en demeure pas moins que le blocage systématique des sites que pratique l'école représente un véritable obstacle à une recherche documentaire efficace. Citant le cas d'une recherche scolaire qu'elle devait à faire sur les maladies transmises sexuellement, Nathalie reproche ainsi le fait que le blocage des sites qui touche tout le domaine de la sexualité l'a empêchée d'entreprendre une recherche pourtant sérieuse à l'école.

Même parmi les élèves qui disent recevoir une certaine formation sur l'utilisation des TIC à leur l'école, cela ne semble pas avoir suscité un grand enthousiasme de leur part : « *Dans mon école, j'ai appris à me servir de l'ordinateur, à faire des sites et à développer des méthodes de travail, mais à part cela, je n'ai vraiment rien appris.* » Marc (sec. I)

Les témoignages des jeunes semblent être un constat de l'absence de projets scolaires d'envergure centrés sur l'exploration des possibilités pédagogiques des TIC ou même d'innovations pédagogiques fondées sur l'utilisation et l'appropriation des TIC au service de l'apprentissage des matières scolaires traditionnelles. Il apparaît donc clairement que l'école n'est pas devenue le laboratoire d'expérimentation sur l'apprentissage des nouveaux médias que les investissements massifs consentis au milieu des années 1990 pour brancher les écoles et renouveler les parcs informatiques pouvaient laisser espérer. Il ne faut pas en conclure pour autant que l'école n'exploite pas les possibilités des TIC pour aider les élèves dans leurs apprentissages. Bien au contraire, nos discussions avec les élèves nous ont permis de constater qu'Internet est reconnu aujourd'hui, par tous leurs enseignants, comme une source de référence précieuse et incontournable dans la réalisation des travaux scolaires. Mais cette utilisation ne s'effectue pas beaucoup à l'école, sinon de manière marginale à la bibliothèque scolaire. On prend ainsi pour acquis que les jeunes disposent, en grande majorité, de cette ressource à la maison.

S'il est, toutefois, un domaine où les jeunes reconnaissent que leurs professeurs ont une bonne longueur d'avance concernant l'utilisation d'Internet, c'est dans la capacité des enseignants de repérer immédiatement le plagiat. La plupart sont d'avis qu'il est très difficile, voire impossible, pour un jeune de réussir à duper ses enseignants : ils sont trop futés ! Et c'est un jeu d'enfants que de démasquer les coupables. Nicolas (sec. V) déclare que, selon lui, les professeurs peuvent

aisément détecter si un texte provient d'Internet, et Marina (sec. V) renchérit en nous expliquant que les élèves qui s'y adonnent « *prennent de grands risques, car les professeurs s'en rendent compte facilement* ».

Si les jeunes reconnaissent d'emblée à leurs professeurs cette compétence informationnelle dans la détection du plagiat sur le Web, Internet n'est toutefois pas, pour les adolescents, un domaine d'échanges de points de vue avec leurs enseignants. Ils sont en effet majoritaires, soit sept (7) sur dix (10), à affirmer qu'ils ne parlent pas ou qu'ils parlent peu d'Internet avec leurs professeurs, ni comme objet d'apprentissage ou lieu de découverte, ni même comme matière à discussion. Les adolescents sont encore moins enclins à faire profiter leurs professeurs de leurs découvertes : à l'énoncé « Il m'arrive de conseiller la visite de certains sites à mes professeurs », 94 % d'entre eux disent qu'ils ne le font jamais. En 2006, sept (7) répondants sur dix (10) affirment ne jamais, ou rarement, découvrir de nouvelles choses sur Internet grâce à un professeur, alors qu'en 2000, près de six (6) jeunes sur dix (10) déclaraient au contraire découvrir de nouveaux contenus grâce à leurs enseignants[13]. On constate cependant que la présence des enseignants comme source de découverte de nouveaux sites augmente auprès des étudiants plus âgés et que les filles semblent plus attentives à leurs conseils. Seuls les jeunes qui utilisent plus rarement Internet à la maison ou qui l'utilisent davantage à l'école sont plus enclins à discuter de ce sujet avec leurs professeurs.

Paradoxalement, les trois-quarts des jeunes se déclarent pourtant bien prêts à développer davantage leur intérêt pour Internet au sein de l'école : la grande majorité des élèves souhaiteraient obtenir une forme de soutien lié à leur utilisation d'Internet. Une nette majorité, soit six (6) sur dix (10), aimeraient se faire conseiller davantage de sites intéressants et recevoir des informations sur la crédibilité des contenus disponibles sur la Toile ; cette proportion grimpe à sept (7) sur dix (10) chez les plus âgés. Plus de huit (8) participants sur dix (10) considèrent qu'il serait important ou très important d'y recevoir des conseils pour trouver rapidement des informations et apprendre à mieux utiliser les moteurs de recherche, les filles étant légèrement

---

[13] PIETTE, J., C.-M. PONS, L. GIROUX et F. MILLERAND (2001), p. 89.

plus nombreuses. Ils sont aussi presque neuf (9) sur dix (10) à évaluer qu'il serait important ou très important que l'école fournisse de l'information sur la sécurité personnelle et informatique.

Si leurs réponses au questionnaire semblent indiquer un certain niveau d'ouverture à l'égard d'une plus grande intégration d'Internet à l'école, les avis à ce sujet sont plus partagés et l'enthousiasme beaucoup plus tiède. Ainsi, Léa (sec. III) n'est pas d'avis qu'il faille encourager l'utilisation d'Internet à l'école : « *Ce n'est pas très intéressant d'aller sur Internet à l'école et comme presque tout le monde a Internet à la maison, ce n'est pas très intéressant d'en faire à l'école.* » Kim (Sec III) va plus loin, elle croit qu'il est inutile, voire même inapproprié, d'intégrer Internet à l'école, « *parce que les jeunes se servent d'Internet pour se divertir* ». Et Laure (sec. V) d'ajouter que même s'il lui arrive à l'occasion d'avoir utilisé Internet à l'école pour faire certains travaux, elle peut facilement s'en passer, et elle n'en ressent pas de manque.

Il en est de même pour Brigitte (sec. V), qui déclare utiliser très peu Internet à l'école et n'être nullement attirée par des projets scolaires qui font trop de place à l'informatique ou encore par un enseignement portant spécifiquement sur l'usage d'Internet : « *Je trouve que c'est correct comme ça. On n'a pas besoin d'en parler plus. Il n'y a pas grand-chose à dire sur Internet.* »

D'autres, comme Francis (sec. V), considèrent au contraire qu'ils auraient aimé que plus de place soit faite à Internet à l'école, mais ils estiment quand même que la formation qu'ils ont reçue était suffisante.

Rachid (sec. V) n'utilise jamais l'Internet à l'école. Il n'y voit aucun intérêt, et les ordinateurs lui paraissent d'ailleurs désuets. Des cours sur l'Internet l'intéressaient peu, personnellement, mais il croit quand même qu'il relève de l'école de procurer aux élèves un enseignement sur l'utilisation d'Internet, sur ces outils : « *Ils ne nous parlent pas de ça. Je crois qu'ils devraient parler plus des côtés positifs, vraiment pousser les jeunes à l'utiliser, à savoir comment bien l'utiliser, efficacement.* » Rachid pense que les professeurs, surtout ceux des cours d'informatique qui se donnent au début du cycle secondaire, devraient donner des renseignements plus utiles sur Internet plutôt que des leçons sur l'histoire d'Internet, une matière qui lui paraît sans intérêt.

L'impression générale qui se dégage de nos discussions avec les jeunes concernant les carences de l'école sur le plan de l'intégration et de l'expérimentation des TIC est que les adolescents semblent s'accommoder assez bien de cette situation. Ils n'émettent pas des critiques négatives quant à ce décalage entre l'école et la maison. Pour eux, cela va maintenant de soi, et ils ne sont pas spontanément enclins à voir là un problème majeur ou une situation qu'on devrait s'employer à corriger.

Encore plus qu'en 2000, nous pouvons dire aujourd'hui, au regard de ce qui se fait ou plutôt de ce qui ne se fait pas à l'école, qu'« Internet, c'est vraiment à la maison que ça se passe ! ».

7. CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS

7.1. DE LA DÉCOUVERTE À L'APPROPRIATION

Le regard que nous posons depuis une dizaine d'années sur les relations qu'entretiennent les jeunes avec Internet s'organise depuis le début autour de trois dimensions : la représentation, l'utilisation et l'appropriation.

La première recherche, menée en 1997-1998, était marquée par l'accès très récent au nouveau média et une utilisation de celui-ci encore débutante pour la majorité des jeunes rencontrés à l'époque. Période encore largement exploratoire, limitée par un taux de branchement domestique relativement faible (19 %). Même si les conclusions de l'enquête d'alors reposaient sur des représentations et des déclarations d'usages déjà assez caractérisées pour y repérer des tendances relativement affirmées, la notion d'appropriation relevait surtout du constat d'une innovation, celle d'Internet, de sa découverte par les jeunes et de son adoption récente par ceux-ci.

La seconde recherche, menée en 2000, confirmait et renforçait nos conclusions de l'enquête précédente. Entre temps, le taux de pénétration d'Internet avait été fulgurant (de 19 % à 57 %), l'accès et l'usage du nouveau média par les jeunes s'étaient largement développés, certains d'entre eux naviguaient sur le Web depuis plusieurs années déjà. Les représentations reposant sur des usages plus confirmés étaient plus précises ; l'appropriation elle-même se traduisait par une intégration plus poussée du nouveau média par les jeunes et dans leur cadre de vie.

L'actuelle recherche, la troisième, menée en 2006, nous révèle à son tour une poursuite et un renforcement des pratiques d'Internet et de leur intégration auprès des jeunes. L'implantation d'Internet dans la sphère domestique des adolescents est dorénavant quasiment complétée (93 %) ; la plupart fréquentent le Web depuis plus de quatre ans. Les ressources, plus accessibles, d'Internet sont mieux connues, et les usages plus maîtrisés. Pour la majorité des jeunes internautes rencontrés, le processus d'appropriation semble avoir atteint une phase plus définitive, celle d'une adaptation du média par eux-mêmes à leurs propres besoins et à leurs propres convenances. Deux types d'usages dominent la pratique menée par les jeunes : l'acquisition d'information à travers le Web et Internet comme moyen de communication.

7.1.1. L'acquisition de l'information

En 1997, l'une des activités principales des jeunes sur Internet était de l'ordre de la navigation. Une navigation exploratoire, souvent menée au hasard et sans but précis, guidée par la fortune des hyperliens : à l'époque, les jeunes recouraient très peu aux moteurs de recherche, n'éprouvaient pas non plus le besoin de baliser leurs parcours par des signets ; ils ne gardaient pas mémoire de leurs visites ; ils revenaient souvent sur les mêmes sites. En 2000, le portrait demeurait relativement semblable, le *surf* renvoyait à une consommation instantanée, éphémère et sans trace ; la pérégrination se trouvait assez vite limitée à quelques sites de prédilection, dont le jeune tapait l'adresse.

En 2006, la navigation sur le Web semble beaucoup moins aléatoire et désœuvrée : les jeunes se rendent sur la Toile avec une intention précise et une information à trouver ; plutôt que d'y « flâner » au hasard des adresses, ils ont dorénavant recours systématiquement, et presque exclusivement, au moteur de recherche Google, qui les mène directement à destination (le plus souvent à l'encyclopédie Wikipédia). Internet est alors pour eux un outil fonctionnel et efficace qu'ils savent utiliser et mettre au service de leurs propres projets, de leur propre besoin d'information.

7.1.2. Le moyen de communication

L'occasion a déjà été de souligner comment l'adolescence est une période de l'existence qui se caractérise par un fort besoin de socialisation entre pairs et d'une certaine distance vis-à-vis du milieu familial et adulte. Il est dès lors peu surprenant que les adolescents que nous avons observés envisagent Internet comme l'un des moyens possibles pour satisfaire ce besoin et que l'intérêt qu'ils y trouvent et l'usage qu'ils en font aillent dans ce sens. Il ne serait pas surprenant non plus que le degré d'appropriation d'Internet par les jeunes soit corrélé au potentiel des nouvelles technologies à combler cette exigence relationnelle propre à l'adolescence.

Dès 1997, malgré la nouveauté du média – et donc la large part d'inconnu qu'il présentait –, nous avons pu constater que, très rapidement, les jeunes ont su repérer et utiliser les possibilités qu'offrait Internet comme moyen de communication : popularité des *Chatrooms* et du courrier électronique, notamment. L'Internet lui-même, comme média, devenait un objet et un sujet d'échanges : partage d'adresses de sites entre amis afin que chacun puisse s'y rendre, les visiter et en parler ensemble aux récréations du lendemain. Très tôt, l'importance du réseau tenait moins à son immensité qu'au fait d'en repérer quelques sites communs que chacun visitait et dont la visite devenait sujet de discussion, un peu comme le permettent telle émission de télévision ou tel film qu'il faut avoir vus pour ensuite les commenter entre amis, resserrant les liens du groupe autour d'une expérience commune marginalisant ceux qui n'avaient pu se rendre au rendez-vous médiatique.

Là encore, l'enquête de 2000 a permis de constater que les pratiques balbutiantes de 1997 s'étaient largement développées et confortées dans ce sens : la pratique du *Chat* s'est affirmée, mais c'est de plus en plus dans le cadre d'un réseau limité aux amis proches ; les salons de clavardage, ouverts à tout le monde au départ, ont tendance à se privatiser et à être réservés aux initiés. Plus les jeunes se familiarisent avec le Web et moins la visite de sites tous azimuts est courante ; en revanche, plusieurs d'entre eux se constituent leur propre site (page personnelle) dont ils échangeront l'adresse entre amis. Plutôt que de vouloir investir la totalité du territoire Web, les jeunes vont en coloniser quelques quartiers, d'abord en s'y rendant régulièrement, sachant y retrouver leurs confrères et consœurs, mais aussi en édifiant leur propre page comme on bâtit maison.

La présente enquête, six ans plus tard, montre combien cette tendance des jeunes à prendre possession d'Internet, autant dans le sens d'en maîtriser les rouages que de s'accaparer et de mettre à leur main les espaces qu'il permet, s'est intensifiée. La souplesse même des nouvelles options technologiques offertes par l'industrie favorise certainement cette mainmise des jeunes sur le média ; la popularité et le succès grandissants des nouvelles technologies auprès des jeunes supposent en retour que ces innovations s'offrent justement comme réponse opportune à leurs besoins. L'appropriation que nous pouvions ressentir jusqu'ici comme une adoption consentante – et enthousiaste – d'un nouveau média s'avère aujourd'hui davantage comme la prise de possession d'un moyen utile à servir leurs propres aspirations. La variation est importante : les jeunes ne se représentent plus et, surtout, n'utilisent plus Internet comme un nouveau média à consommer mais bien plus comme un moyen qu'ils soumettent à leurs propres besoins d'expression et d'échanges. La popularité de MSN Messenger est très révélatrice à ce sujet. La plupart du temps, la complexité du réseau, le Web avec son infinité de sites, ne sera convoquée et traversée que pour permettre la connexion entre deux personnes par messagerie instantanée.

La métaphore initiale attribuée au projet Internet, celle de la « navigation » renvoyant à l'exotisme des grandes découvertes aux circumnavigations lointaines et aventureuses, s'est rapidement trouvée réduite, dans l'usage des jeunes, à l'image plus circonscrite d'un « cabotage » partagé : l'intérêt est bien moins d'explorer les confins exotiques du cyberespace que d'être ensemble et d'échanger dans la même baie[14]. L'autre métaphore entendue, celle du Web, de la toile d'araignée ou du filet (le Net) aux infinies ramifications du vaste réseau de l'Internet, s'est elle-même résolue, dans l'utilisation des jeunes, à la réalité d'intranets, de « petites toiles », dont l'intérêt n'apparaît pas tant aujourd'hui comme le seul investissement d'un petit morceau de la grande Toile et lieu de rendez-vous, mais bien davantage comme la marque d'une activité beaucoup plus engagée: avec le réseau personnalisé que permet MSN Messenger, le jeune secrète lui-même son propre fil et sa propre toile qu'il tend et qu'il entretient quotidiennement ; il se constitue, entre la chaîne relationnelle et la trame des interactions nourries de ses pairs, son propre tissu social. Dans ce sens, Internet apparaît moins comme un

---

[14] Il s'agit sans doute moins d'un hasard que du marketing avisé d'une industrie perspicace, mais les premières versions de Netscape *Navigator* (1994), le logiciel de navigation dominant des années 90, ont rapidement su se renommer Netscape *Communicator* (1997).

« média » porteur de contenus consommables que comme un moyen, un outil, que les jeunes s'approprient pleinement au profit de leur propre intérêt, celui, essentiel et permanent d'une socialisation à construire dans le tissage commun d'interrelations choisies.

7.1.3. MSN ou SMS ?

Une des variations, la plus notable, entre les résultats de l'enquête québécoise et celles menées parallèlement en Europe, repose sur le constat d'une différence forte entre l'usage dominant de MSN Messenger sur Internet par les jeunes Québécois et la popularité des fonctions « texto » (SMS) du téléphone cellulaire auprès des jeunes Européens. Au-delà des explications circonstancielles, notamment économiques, permettant de justifier cette variation des pratiques, celle-ci est pour nous révélatrice dans la symétrie qu'elle propose. Autant les jeunes Européens détournent la fonction téléphonique initiale mais onéreuse du cellulaire au profit d'une messagerie SMS pour construire et entretenir leur réseau relationnel personnalisé, autant les jeunes Québécois transitent par le Web et MSN Messenger à des fins très comparables. Derrière la différence des moyens utilisés, Internet ou téléphonie cellulaire, se révèle la similitude des fonctions.

7.1.4. Appropriation exclusive

Depuis quelques années, Internet et les nouvelles technologies offrent aux sociétés qui y ont accès une gamme très variée d'outils technologiques aux fonctions et aux usages multiples. Au cœur de ces sociétés se retrouve une catégorie particulière d'usagers, celle que nous avons étudiée : les adolescents (12-18 ans). Face à l'émergence du Net et des nouvelles technologies de ces dix dernières années, période durant laquelle nous avons mené nos observations, cette tranche d'âge se distingue historiquement des précédentes par le fait qu'elle est la première à avoir été immergée dès l'enfance dans cet environnement technologique : première génération W, caractérisée par le fait qu'elle n'a pas connu le monde sans Internet ni le Web et que la présence de ces nouveaux médias est pour ces jeunes aussi évidente et banale que l'électricité, l'automobile ou la télévision l'ont été pour les générations précédentes. Pour les adolescents du

début des années 2000, ces technologies sont leur première référence et premier terrain de jeu ; elles se développent et évoluent en même temps qu'eux et avec eux.

Et même si ces nouveaux médias sont accessibles et utilisés par l'ensemble de la société (incluant les parents, les enseignants), nous pouvons croire que les jeunes ont su disposer pour eux-mêmes de ces technologies en les adaptant à leurs besoins propres, érigeant ainsi, au sein même des possibles offerts par ces technologies, un univers distinct et autonome. En fin de compte, l'appropriation spécifique des technologies par les jeunes, et entre eux, engendre un ensemble de pratiques assez idiomatiques pour qu'elles échappent en bonne partie à la compréhension simple de quiconque n'appartient pas à leur communauté.

7.2. UNE ÉCOLE À CONTRE-COURANT

Une des principales constatations de notre étude de 2000 était le rôle important de l'école comme lieu d'initiation des jeunes à l'univers d'Internet. Rappelons que près de la moitié des adolescents québécois déclaraient avoir découvert Internet à l'école et l'utiliser régulièrement dans leur établissement scolaire[15]. Ce phénomène était encore plus marqué chez nos partenaires européens de l'époque (France, Belgique, Suisse, Italie, Espagne et Portugal), puisque ces pays accusaient un retard significatif sur le Québec en termes de branchements Internet à la maison. Pour bon nombre d'adolescents européens, l'école était souvent l'unique lieu de contact et de familiarisation à ce nouvel environnement technologique.

Ce qui avait permis de rallier le milieu de l'éducation, des deux côtés de l'Atlantique, à la nécessité d'encourager l'intégration et la pratique d'Internet à l'école, malgré les coûts importants, c'était cette idée-force que l'école pouvait contribuer de façon significative à contrer un phénomène d'exclusion que l'on désignait alors comme le péril de la « fracture numérique »[16].

---

[15] PIETTE, Jacques, Christian-Marie, PONS et Luc GIROUX (2001) op.cit, p. 105.

[16] PIETTE, Jacques et Christian-Marie PONS (1999) "Les jeunes et Internet : quelques remarques sur l'effet d'exclusion ", dans Ville-École-Intégration, Centre national de documentation pédagogique (CNDP), Paris, p. 80-94.

On craignait en effet que se creuse progressivement, et de manière inéluctable, un fossé entre les familles info-riches, capables de faire profiter leurs enfants d'un environnement technologique de pointe au service de la réussite scolaire, et les familles info-pauvres, dont les enfants seraient défavorisés dans le développement des aptitudes nécessaires à l'intégration à la société de l'information[17]. Il apparaissait alors impérieux que l'école garantisse à tous les jeunes, peu importe leur milieu, un accès universel aux nouvelles technologies.

Naturellement, l'intérêt envers l'introduction d'Internet en classe ne se limitait pas à cette seule mission consistant à permettre à chaque élève d'être initié aux TIC. On voyait là aussi une fantastique possibilité pédagogique de moderniser l'école, en la faisant entrer de plein pied dans le nouveau millénaire par l'exploration et l'expérimentation de nouvelles manières de transmettre la connaissance. Tel était à cette époque le projet ambitieux que caressaient bon nombre d'éducateurs québécois de tous les niveaux scolaires, du primaire jusqu'à l'université. Car s'il est bien une chose qu'Internet avait provoquée dans le milieu de l'éducation, c'était cette prise de conscience que l'école ne pouvait plus prétendre désormais être le seul, voire même le plus important, lieu d'acquisition et de transmission du savoir social. L'immensité du Web et son formidable accès à une documentation en perpétuelle expansion, disponible à partir de n'importe quel ordinateur récent, venait changer radicalement la donne. C'est ainsi qu'on a vu se multiplier dans l'enthousiasme des projets d'innovations pédagogiques fondés sur l'apprentissage et l'utilisation d'Internet à l'école dans de nombreux établissements scolaires à la grandeur du Québec[18].

Une autre dimension que nous ne voudrions pas passer sous silence est le fait qu'en 2000, il ressortait clairement que l'école, parce qu'elle était pour beaucoup de jeunes le lieu d'initiation à l'univers numérique, bénéficiait de retombées positives de l'effet Internet. Nos entretiens nous avaient amenés à parler en 2000 de « l'aura Internet » afin de décrire l'attrait des jeunes pour tout

---

[17] Dans les entretiens que nous avons menés en 2006, la très grande majorité des jeunes expliquaient que la raison principale qui avait motivé leurs parents à brancher le foyer à Internet reposait sur la conviction que cela pourrait contribuer de manière significative à la réussite scolaire de leurs enfants ; de l'avis des jeunes, cependant, Internet était rapidement utilisé surtout à des fins de divertissement et de communication avec les amis.

ce qui touchait le monde virtuel[19]. En effet, cette technologie émergente était perçue comme étant d'avant-garde, actuelle et branchée – « *full hot* » comme disaient les adolescents de l'époque. Cette « aura Internet » rejaillissait sur l'école, perçue elle-même comme un lieu plus branché, plus actuel et dès lors investi d'une plus grande pertinence aux yeux des adolescents.

7.2.1. Un fossé s'est creusé entre l'école et la maison

Notre enquête de 2006 révèle clairement que la prédiction de la fracture numérique entre familles info-riches et familles info-pauvres ne s'est pas réalisée. Un fossé s'est bel et bien créé, mais ce n'est pas celui que l'on appréhendait. En effet, c'est le fossé entre l'utilisation d'Internet à l'école et la pratique d'Internet à la maison qui s'est considérablement creusé, tant au Québec qu'en Europe. Quant à la mission de l'école consistant à garantir un accès universel aux TIC afin de contrer la menace d'exclusion sociale, elle est devenue caduque, puisqu'elle est désormais prise en charge par la maison.

On constate qu'au fil des ans, le branchement des familles s'est accéléré de manière constante au point d'atteindre aujourd'hui la presque totalité des foyers. La plupart des jeunes disposent à la maison d'un accès facile qui leur permet de s'approprier à leur guise la technologie Internet, ce qui nous fait dire de manière non équivoque qu'Internet, c'est bien à la maison que ça se passe.

Et l'école dans tout cela ? Sans aller jusqu'à affirmer que l'utilisation d'Internet a régressé, elle ne semble pas s'être développée comme d'aucuns l'avaient prévu. Il est important ici de préciser – et nous n'insisterons jamais assez sur cette mise en garde – que notre enquête ne vise nullement à dresser un état des lieux quantitatif ou qualitatif de l'utilisation d'Internet dans l'école québécoise. Notre recherche porte sur la perception, l'utilisation et l'appropriation d'Internet et des nouvelles technologies par les jeunes, et notre échantillon n'a nulle prétention d'être statistiquement représentatif de tout le Québec. Toutefois, nos données sur ce que les

---

[18] La création des Réseaux pour le développement des compétences par l'intégration des technologies (RÉCITS), ce regroupement d'enseignants oeuvrant à l'intégration des TIC à tous les niveaux de l'école québécoise, illustre de manière éloquente ces aspirations : http://www.recit.qc.ca/

[19] PIETTE, Jacques, Christian-Marie, PONS et Luc GIROUX (2001) op.cit, p. 30.

jeunes disent concernant Internet à l'école permettent assurément d'identifier certaines idées maîtresses qui reflètent ce que pensent les adolescents. Et ce que les jeunes disent concernant la place d'Internet à l'école se résume à peu de choses, comme on a pu le lire dans la section précédente. Les jeunes font état d'une utilisation assez limitée d'Internet à leur école et ils établissent qu'elle se différencie surtout radicalement de la pratique qu'ils en font à la maison.

On notera que les jeunes internautes n'expriment pas de revendications très appuyées pour une plus grande utilisation d'Internet à l'école. Plusieurs affirment être ouverts à ce qu'on puisse faire une place plus grande aux TIC, mais d'autres estiment au contraire que la situation actuelle leur convient tout à fait, et certains vont même jusqu'à déclarer qu'il n'est pas du ressort de l'école de chercher à intégrer une technologie qu'ils considèrent relever de l'univers du divertissement et de la communication interpersonnelle.

7.2.2. Le désinvestissement de l'école

On constate qu'un double mouvement opposé s'est opéré au fil des ans. Au fur et à mesure qu'Internet prenait sa place à la maison, l'école – qui avait pourtant investi de manière importante tant du point de vue pécuniaire que pédagogique – s'est progressivement désinvestie de cette mission éducative quant à l'intégration des TIC en classe, du moins au regard des aspirations qu'avaient formulées de nombreux intervenants du milieu scolaire à la fin des années 1990.

Il faut ajouter à cela que l'intégration d'Internet posait certains défis problématiques à l'école. Nous avions souligné, dès notre première recherche sur le sujet en 1998, que l'école avait tendance à restreindre, voire à interdire systématiquement certaines pratiques d'Internet à l'intérieur de ses murs. Nous avions, dès ces premières années du branchement des écoles, parlé d'une tendance lourde de l'école à chercher à harnacher le flux d'Internet pour le canaliser vers ce que qu'elle connaît et maîtrise le mieux, soit une utilisation limitée à la fonction encyclopédique d'Internet, soit la visite de sites Web pour la recherche documentaire dans le cadre des travaux scolaires. La pratique des usages du Net si chers aux adolescents (communication en ligne, téléchargement, courriels, jeux, etc.) était dans la plupart des cas

interdite[20]. En 2000, nous avions constaté que cette tendance était plus marquée ; la présente enquête l'établit encore plus clairement. Pour les jeunes, deux univers se sont développés en parallèle de façon autonome : l'Internet sérieux des sites d'information dignes d'être consultés et dont les informations peuvent être rapportées, acceptable aux yeux de l'école, et le Net ludique, celui de la communication et du divertissement, qui se pratique à la maison. Entre les deux, très peu de passerelles ont été lancées.

Pourtant les chercheurs en éducation aux médias, dont nous sommes, avaient bien identifié l'importance d'intégrer l'Internet des jeunes à l'école à titre de levier pédagogique pour favoriser le développement de la pensée critique des jeunes à l'égard des nouveaux médias. Des initiatives pédagogiques novatrices ont d'ailleurs été développées au Québec par le Centre de ressources en éducation aux médias (CREM)[21] et en Europe, par les concepteurs du programme Educaunet[22]. Ces initiatives ont d'ailleurs vu le jour dans le prolongement de la recherche « Les jeunes et Internet » de 2000.

Mis à part ces trop rares exemples, l'éducation aux nouveaux médias s'est essentiellement limitée à des expériences pédagogiques inspirées d'une perspective purement instrumentaliste, centrée sur une utilisation plus efficace du media Internet : créer une page Web, produire des images animées, créer des hyperliens, utiliser efficacement les moteurs de recherche, évaluer les qualités graphiques d'un site, etc. La véritable éducation critique aux nouveaux médias reste, hélas, encore aujourd'hui un chantier en friche.

Aujourd'hui, la position de l'école à l'égard des nouveaux médias ressemble à maints égards à ce qui a prévalu lorsque s'est essoufflé le mouvement pour l'intégration de la formation à l'audiovisuel dans les années 1970. Constatant que les nouvelles technologies (Internet, le cellulaire, les jeux vidéo et les appareils numériques de toutes sortes) ont trouvé leur place à la

---

[20] PONS, Christian-Marie, Jacques PIETTE, Luc GIROUX et Florence MILLERAND (1999) *Les jeunes Québécois et Internet : Représentation, utilisation et appropriation, synthèse du rapport final*, ministère de la Culture et des Communications, Gouvernement du Québec, 105 p.

[21] CENTRE DE RESSOURCES EN ÉDUCATION AUX MÉDIAS : http://www.reseau-crem.qc.ca/

[22] EDUCAUNET : http://www.educaunet.org/fr/

maison, l'école semble aujourd'hui abandonner son projet d'intégration intensive des TIC. Il s'agit d'une évolution lente mais persistante qui trahit la reconnaissance tacite par l'école que les médias (anciens comme nouveaux) relèvent désormais de la sphère privée – en l'occurrence de la sphère familiale – et qu'il est dès lors de la responsabilité des parents – et non de l'école – de faire en sorte que les jeunes se développent harmonieusement dans ce nouvel environnement médiatique.

Qui plus est, l'apparition récente chez les jeunes de comportements troublants liés aux technologies émergentes – et relayés avec force par des médias traditionnels – contribue ici encore au développement d'une perception très négative de l'école à l'égard des nouveaux médias. À titre d'exemple, on songera aux révélations sur l'existence de sites Web hébergeant des propos haineux, comme le site Internet fréquenté par le jeune responsable des incidents au collège de Dawson, à la diffusion d'images sexuellement explicites de jeunes filles filmées sur Webcam par leurs camarades de classe, qui circulent sur le Web à leur insu, ou plus récemment encore, à l'émergence de nouvelles pratiques, comme le « video-lynchage », récemment rapportées à la une du journal Le Devoir, alors que des adolescents se servent de leur cellulaire pour photographier et filmer leurs professeurs dans des situations embarrassantes volontairement provoquées et les diffusent ensuite sur des sites Internet, comme YouTube. Dans cette perspective, on peut comprendre que l'école soit encline à développer une méfiance grandissante envers les nouveaux médias[23].

À l'image des jeunes « victimes des médias » est en train de se substituer celle des jeunes « agresseurs » qui utilisent les technologies comme des armes dont les principales victimes sont leurs propres enseignants ! Devant une telle évolution, on comprendra que l'école soit tentée de céder au réflexe du contrôle et de l'interdiction, non pas seulement de certaines pratiques, mais des nouveaux médias eux-mêmes, plutôt que de s'investir dans l'élaboration de stratégies pédagogiques qui amènent les jeunes à s'interroger et à développer leur sens critique par rapport à ces nouvelles problématiques sociales.

---

[23] GERVAIS, Lisa-Marie. « 'Video-lynchage en classe' : Le cellulaire entre dans l'arsenal de la violence à l'école », Le Devoir, 6 mars 2007, A1.

Il faut que l'école réalise que ces excès ne sont pas la norme. Notre enquête met clairement en évidence que les jeunes ne cherchent pas avant tout à utiliser les technologies dans les voies tortueuses et malsaines que se plaisent à décrire des médias souvent, hélas, en mal de sensationnalisme, mais qu'au contraire, les jeunes s'approprient les nouveaux médias, comme Internet, essentiellement pour communiquer, socialiser, s'informer et se divertir sainement. Cela n'exclut pas certains comportements déviants, mais ici comme ailleurs, l'arbre ne doit pas dissimuler la forêt.

7.3. RECOMMANDATIONS

Les résultats de notre recherche sont clairs : l'Internet fait désormais partie du quotidien de nos adolescents ; l'immense majorité d'entre eux disposent d'un accès à domicile et l'utilisent de manière routinière. La fréquentation du Web à l'école, autrefois source première d'apprentissage, est devenue un phénomène marginal en regard de l'usage au foyer.

7.3.1. Le rôle des parents

Les nouvelles modalités d'usage des nouvelles technologies posent plusieurs interrogations. Contrairement aux médias traditionnels, qui font souvent l'objet d'une consommation collective, l'Internet est un médium que l'on fréquente seul. Moyen de communication privilégié par l'adolescent pour rester en contact avec son groupe d'appartenance, Internet reste un médium privé à l'intérieur de la dynamique familiale.

Mais il est aussi, dans une certaine mesure, un médium hermétique. Les jeunes nous disent que bien qu'apparemment soucieux de ce qu'ils font sur Internet, leurs parents les contrôlent fort peu et connaissent mal les usages qui leur sont propres, comme en font foi les craintes peu justifiées à l'égard de MSN Messenger comme moyen de contact avec des étrangers. On peut croire que la montée en force du « Web 2 », caractérisé par des usagers qui deviennent eux-mêmes acteurs, comme sur les blogues, sur YouTube ou sur MySpace, renforcera la distance entre ce que font les jeunes et ce qu'en connaissent les adultes.

Dans une perspective éducative, il importe que les parents discutent plus souvent avec les jeunes à propos d'Internet. Mais on ne peut laisser aux parents la tâche de suivre de près l'évolution des usages possibles de la Toile par leurs jeunes. ***Il faut soutenir la mission éducative des parents en recueillant et en leur fournissant de l'information précise et constamment mise à jour sur les usages les plus répandus des nouvelles technologies chez les jeunes.*** Les modalités de diffusion de cette information restent à préciser (les médias disponibles sont nombreux), mais la finalité est de rendre les parents conscients des enjeux réels afin qu'ils puissent être des interlocuteurs crédibles auprès de jeunes qui sont souvent des usagers aguerris.

7.3.2. Le rôle de l'école

L'école et les professeurs font face, en premier lieu, à un défi du même ordre que celui des parents. L'information sur les usages réels de l'Internet et des nouvelles technologies par les jeunes est la condition première de toute intervention éducative à l'égard de ces médias. ***Comme pour les parents, mais de manière encore plus impérative, il faut informer les professeurs, qui sont en contact quotidien avec les jeunes.***

On l'a vu, le rôle de l'école au regard de l'apprentissage des technologies a bien évolué, et les jeunes n'attendent plus l'école pour s'approprier la Toile. Mais ils restent ouverts à ce que l'école les aide à en faire meilleur usage, notamment pour les rendre plus efficaces en matière de recherche d'information et pour leur faire connaître des sites ou des usages enrichissants. Il importe que les professeurs connaissent les usages des jeunes, mais cet usage évoluera au fil de leur développement et ***il faut qu'en retour, les professeurs, qui sont eux-mêmes des usagers, partagent leurs connaissances et préparent les jeunes à devenir des adultes compétents et critiques face aux médias.***

L'école doit, d'une part, tirer parti de cette appropriation massive des technologies par les jeunes pour en maximiser la valeur éducative. Il faut donc encourager l'utilisation éclairée d'Internet aux fins de réalisations des travaux scolaires. Mais l'école doit d'autre part être le lieu privilégié pour amener le jeune à se questionner sur ces médias et enrichir son questionnement. Le cas des problèmes légaux et éthiques posés par le téléchargement de musique et de films en serait un bel exemple.

Il nous semble que ***les résultats de notre recherche, comme d'ailleurs les études de nos partenaires européens, plaident de manière non équivoque pour l'urgence de développer des programmes d'éducation aux médias qui fassent une large place aux nouvelles technologies.*** Les jeunes d'aujourd'hui sont la première génération à baigner depuis leur enfance dans un monde où la toile est présente. Il faut prendre acte de cette évolution et intégrer les nouveaux médias à la formation du citoyen de demain.